

lares

un étranger intime : l'adolescent

**la cohabitation des générations
en grand ensemble**

Dominique Boullier

recherche réalisée dans le cadre de **L'A.P.R.A.S.**
pour la **Caisse d'Allocations Familiales d'Ille-et-Vilaine** et la **Ville de Rennes**

Université de Rennes 2

lares

un étranger intime : l'adolescent

**la cohabitation des générations
en grand ensemble**

Dominique Boullier

recherche réalisée dans le cadre de L'A.P.R.A.S.
pour la Caisse d'Allocations Familiales d'Ille-et-Vilaine et la Ville de Rennes

Université de Rennes 2

SOMMAIRE

CHAPITRE 1 : LE CHANGEMENT ENFANCE/ADOLESCENCE ET SON TRAITEMENT

11. Les enjeux

- 111. Imprégnation et communication
- 112. Le deuil et l'étranger
- 113. La transformation des principes de réciprocité :
le contrat de génération

12. Le traitement du changement dans le récit

- 121. La négation des seuils
- 122. Emergence à la Personne ou éternité des caractères
- 123. Permanence du modèle éducatif
- 124. Des générations non contemporaines : les seules
mutations admises

13. Le récit lacunaire des adolescents

- 131. La réticence primordiale
- 132. Le groupe, acteur historique de substitution

14. Les indicateurs du changement

- 141. Les "mentalités"
- 142. L'habit
- 143. L'habitat
- 144. Autres indicateurs

CHAPITRE 2 : NORMES DIFFERENCIEES DE L'ADOLESCENCE DANS
L'ILOT.

21. Problèmes méthodologiques : rapports de générations
et espace micro-social.
22. La confrontation des modèles éducatifs.
23. Les "fréquentations".
24. Les classements par âge chez les adolescents.

CHAPITRE 3 : DES RAPPORTS DE GENERATIONS CONTEMPORAINS
AUX "POLITIQUES DE LA JEUNESSE".

CHAPITRE 4 : L'AMBIVALENCE DES PRATIQUES SPATIALES ADO-
LESCENTES (jeunes et équipements).

41. Se retrouver : les lieux de rendez-vous.
42. Etre chez soi.
43. Etre ailleurs.
44. Quel traitement spatial de l'ambivalence ?
45. Quelques remarques sur les spécificités du groupe
de jeunes marocains.

CHAPITRE 1 : LE CHANGEMENT ENFANCE/ADOLESCENCE ET SON TRAITEMENT.

11. Les enjeux.

Une quantité impressionnante d'ouvrages ont traité cette mutation que semble être l'adolescence et nous voulons seulement ici recentrer ces analyses autour du rapport entre générations. La terminologie de mutation s'impose parfois très facilement en raison des transformations physiques liées à la puberté. Pour sortir d'une vision strictement biologique du développement humain, d'autres auteurs ont mis en avant une notion de crise d'identité ou encore de quête d'identité propre à l'adolescence. Dans toutes ces propositions, l'adolescence est décrite comme un processus individuel qui signale à la fois une continuité de l'individu (malgré les crises, les doutes, les ruptures) et son caractère de centre de cette évolution. Cette représentation, assez proche de celle du sens commun, nous le verrons, s'appuie sur des a priori théoriques quant à un Moi, un individu conçus comme préexistants à toute relation, évoluant par eux-mêmes, en se complexifiant ou en se transformant. Ces a priori s'appuient sur la continuité du biologique, de l'individu comme corps séparé, pour affirmer son autonomie vis-à-vis de l'autre et son développement unifié, plus ou moins découpé en stades.

111. Imprégnation et communication.

Or, la puberté marque, sur le plan biologique même, un saut qui va au-delà d'une maturation conçue comme accroissement continu, complexification, etc. Sommes-nous si sûrs qu'il s'agit bien du même individu, biologiquement parlant, avant et après ? La lenteur du processus apprécié au rythme de la vie quotidienne tend à faire oublier la brutalité de la mutation à l'échelle d'une vie. Mais cette discussion, située aux frontières de notre domaine d'investigation, renforce le doute sur la continuité et la centralité d'un Moi traversant la puberté et l'adolescence, et demeurant stable, com-

me noyau, trognon d'une identité pourtant malmenée. Bien sûr, nous ne pouvons exister sans réorganiser notre histoire, sans représenter notre continuité individuelle depuis la naissance : mais ce travail basé sur la mémoire, mais ne s'y réduisant pas, n'est pas possible à tout âge (à partir de quand produisons-nous notre histoire ? certainement pas à 5 ans). De plus, il conduit à des remaniements incessants (notre propre enfance vue par nous-mêmes à 15 ans, 40 ans et 70 ans est sans doute bien différente). Et plus encore, cette histoire que nous disons être la nôtre, est entièrement construite par d'autres (nos parents au moins) jusqu'à un certain âge (les récits stéréotypés des premiers pas ou du premier jour d'école ou de tel trait de comportement, qui les fait ?). Et, plus tard, cette capacité de réécriture que nous avons ne se met en oeuvre que dans la confrontation à l'autre : selon les situations et les expériences, nous pouvons ensemble réécrire l'histoire de chacun, les réinterpréter. Où se trouve alors ce noyau supposé, cette conscience stable ? Tout signale au contraire que ce Moi, cette positivité de l'identité est sans cesse transformée et qu'elle advient à l'existence dans l'échange même, fondateur de ces subjectivités supposées permanentes. Chaque échange est l'occasion de la mise en oeuvre d'une capacité d'invention des origines, capacité formelle qui s'investit dans des identités, des histoires, des subjectivités. Ce qui ne signifie pas qu'on peut totalement, arbitrairement réécrire son histoire : cette capacité s'exerce nécessairement en relation et se voit ainsi contrainte à un compromis où les identités des uns et des autres sont redéfinies tout en prenant en compte l'ensemble des interactions déjà existantes. Si l'on exerçait cette capacité arbitrairement, hors de tout compromis, on atteindrait la schizophrénie.

Ces principes ainsi brièvement établis nous contraignent alors à nous dégager de la continuité supposée de la

Personne (1) à travers la crise d'adolescence. Et cela de deux manières :

1. la Personne n'est pas en crise, elle advient, à la puberté : c'est à ce moment que se réalise une capacité de définition abstraite de son monde (de soi et des autres) alors que jusqu'ici l'enfant demeurait dans le monde de l'Autre. Il y a saut et non pas continuité.

L'avènement au statut de Personne n'est pas lié à sa reconnaissance par la société. Les rites d'initiation socialisaient une frontière et marquaient bien l'émergence d'un être nouveau. Nous avons critiqué ailleurs la notion de passage qu'on associe à ces rites (2). Ils sanctionnent en effet une transformation totale des rapports de la société entière à elle-même et non seulement le passage d'une catégorie sociale à une autre et, de plus, marquent la reconnaissance d'un avènement déjà réalisé culturellement en chaque individu. Dans nos sociétés, cette brutalité de la frontière marquant l'avènement à la Personne a disparu et cela renforce encore l'impression de continuité, d'évolution progressive.

2. ce saut n'est pas réalisé par un être seul, autodéterminé, hors de toute relation. Lorsqu'un nouvel être se manifeste, toutes les relations préexistantes sont bouleversées, et ce particulièrement dans le groupe familial, mais aussi avec le groupe de pairs. C'est toute l'économie relationnelle qui se transforme ; et parents, frères et soeurs, copains et copines doivent eux aussi muter : ils ne peuvent plus être les mêmes dans le rapport à un adolescent qui apparaît d'abord comme

(1) Nous nous situons dans la continuité des thèses de Jean GAGNEPAIN, Du vouloir dire, traité d'épistémologie des Sciences Humaines (t. 1 : Du signe, De l'outil), Paris Pergamon Press, 1982 (t. 2 : De la Personne, de la Norme : à paraître).

(2) D. BOULLIER, "Identité ..." (discussion de Bourdieu : "Les rites comme Actes d'Institution"), 1982, ronéo.

étranger. L'adolescence, loin d'être un processus individuel, constitue sans doute le délai d'ajustement réciproque entre des Personnes à part entière, alors qu'il s'agissait jusqu'ici d'un rapport Personne/Enfant, ce dernier n'existant qu'incorporé à la Personne de l'autre. Il y a donc un décalage entre l'émergence de cette nouvelle Personne et la reconnaissance sociale par l'invention de relations fondamentalement autres que pendant l'enfance.

C'est alors que se réalise une socialisation de la Personne, qui n'a rien à voir avec la socialisation de l'Enfant. Alors que cette dernière procédait par imprégnation (on "baigne" dans le milieu de l'autre), la socialisation à l'adolescence relève d'une communication, où les capacités de Personne des partenaires sont complètes. Mais l'adolescent, d'une certaine façon, possède ces capacités formelles (de classement et d'obligation - ou de réciprocité) sans vraiment les mettre en oeuvre. Il devient seulement capable d'histoire, c'est-à-dire de rapport à l'autre, constitutif d'origines et de fins, de divergence et de convergence. Il doit mettre à l'épreuve ces capacités, s'exercer au compromis, au classement et à la réciprocité dans des échanges réels : c'est ainsi qu'opère la socialisation par communication et, bien souvent, cet exercice "à blanc" des capacités sociales donne lieu à des excès, à des passages à la limite où l'adolescent affirmera sa spécificité irréductible ou au contraire voudra se fondre dans un groupe fusionnel.

Mais alors quand finit cet exercice ? Quand s'arrête l'adolescence ? Il s'agit alors de découpages très arbitraires socialement et la diversité des désignations légales de la "majorité" en témoigne. Si la capacité de Personne émerge en dehors de toute prescription sociale, la fin de la période de remaniement et d'exercice qu'est l'adolescence est déjà entièrement prise dans le jeu des rapports sociaux : il s'agit alors de repérer des indicateurs de compromis provisoires qui établissent plutôt la fin de l'adolescence à

la prise de responsabilité professionnelle ou familiale : les variations culturelles peuvent être multipliées et le repère abstrait (en âge) de la majorité légale marque bien l'incapacité de l'Etat à réunir un compromis sur les seuils sociaux qui constitueraient la fin de l'adolescence. D'un point de vue anthropologique, il pourrait sembler que le fait d'avoir un enfant représente une transformation radicale du rapport aux autres générations puisqu'on est père (homme ou femme) comme (et à la place de) son père. Or cette capacité sociale de paternité est constitutive de la personne : la paternité biologique ne peut constituer qu'une manifestation de cette capacité, au même titre que toute prise en charge d'autrui, que toute insertion dans un circuit d'obligation. Le métier en est socialement la forme la plus achevée.

112. Le deuil et l'étranger.

Passage d'un rapport d'imprégnation à un rapport de communication, tel est le premier enjeu de la puberté et de l'adolescence. La brutalité de la rupture, ou tout au moins la non-continuité des identités semble attestée par le travail de deuil qui a été établi comme constitutif de cette période de la vie : il y a bien perte, disparition de l'Enfant, certes en tant que réalité biologique mais surtout comme principe de relations. Le deuil d'un certain corps signale le saut mais plus généralement, ce sont les images réciproques qui s'effondrent et une reconstitution lente qui doit s'opérer : ce travail prend du temps ("il n'y a pas d'autres remèdes à l'adolescence que le temps qui passe", Erikson) et chaque membre de la famille mais aussi tout l'environnement (pairs, école, etc.) est amené à se réaménager différemment. Pour l'adolescent, l'image idéalisée de ses parents s'effondre par la capacité qu'il a à se décentrer, à se constituer abstraitement comme source du monde : il peut aussi définir ses parents et mettre en oeuvre ses capacités de classement pour cela, au-delà de la relation d'évidence et d'ex-

clusivité de l'enfance.

Cette disparition de l'enfant se marque avant tout comme vide, à travers la fin de certaines relations, à travers certains indices de refus de la part de l'adolescent. Le deuil réciproque peut alors apparaître comme degré zéro de la communication dans le silence ou dans l'absence : "l'incommunicabilité" entre générations prend sans doute sa source dans une fixation à cette négativité structurelle, qui ne parvient pas à être investie dans un nouveau rapport de Personne. Au mieux, l'adolescent sera perçu comme étranger, ce qui oblige déjà à dépasser la négativité première, à admettre l'émergence d'un autre là où il n'y avait que l'enfant. Mais cette étrangeté reste difficile à négocier, puisqu'il faut bien cohabiter. On conçoit alors le sentiment très puissant d'inquiétude vécu par des adultes en présence de jeunes (en groupe, en public plus particulièrement), sentiment analogue à celui ressenti en face d'étrangers.

Cet autre radical qu'est l'adolescent est d'autant plus difficile à admettre qu'"on y est pour quelque chose" comme parent et qu'implicitement il repousse une génération vers la mort sociale et biologique. Mais l'adaptation à cette nouvelle situation est rendue très malaisée par l'instabilité même de ce nouvel autre, différent en cela d'un étranger qu'on peut définitivement classer. Car l'adolescent est aussi étranger à lui-même : il s'expérimente lui-même en quelque sorte et, les rôles sociaux qu'il endosse provisoirement, et souvent collectivement, peuvent changer sans cesse, l'insatisfaire toujours et renforcer son étrangeté vis-à-vis de lui-même et d'autrui (1). L'adolescent tendra à affirmer sa nouvelle prétention de Personne, en marquant bien sa différence avec l'enfance : il le fera d'autant plus vi-

(1) KESTEMBERG Evelyne, in Revue Française de Psychanalyse n° 3-4, XLIV, mai, août 1980 ("L'adolescent").

vement qu'il sera susceptible d'être encore assimilé à ce statut d'enfant. Mais ce traitement du deuil par une fuite en avant dans les identités provisoires d'adolescent renforce sa distance à un monde perdu, sans pour autant lui fournir les bénéfices d'une auto-définition stable dans des rôles sociaux reconnus.

113. La transformation des principes de réciprocité : le contrat de génération.

La reconnaissance réciproque dans un rapport de communication entre générations (parents-enfants, ici) suppose de la part des parents la reconnaissance d'un nouvel être à part entière, ayant capacité à se donner de l'origine, à produire son histoire. Pour l'adolescent, cela suppose de reconnaître le contexte d'émergence de sa propre capacité de Personne.

Or le dialogue, résumé de façon caricaturale, qui exprimer au mieux la brutalité de la mutation serait de ce type : "c'est bien toi ça, nous t'avons fait comme ça" vs "vous n'y êtes pour rien, je pars de zéro". Nous trouverons plus loin, dans l'analyse du traitement du changement dans les récits des parents, cette tendance très nette à éterniser des caractères qui effacent la mutation et ressituent l'adolescent dans la continuité d'un rapport parent-enfant. A l'opposé, nombre d'affirmations d'adolescents sont péremptoires pour établir leur autonomie de décision complète, leur capacité à s'auto-définir totalement.

Nous sommes en présence du traitement de la dette réciproque entre générations : c'est dans la mesure où les parents admettent de ne plus revendiquer leur rôle de créancier ("nous t'avons fait" "nous avons fait notre devoir" "tu nous dois à ton tour") que l'adolescent peut sortir du rapport parent-enfant. Car la dette qu'on lui suggère est énor-

me et rend impossible un contre-don libérateur si on la maintient dans le registre biologique (l'enfant ne donnera pas la vie à ses parents).

Or, l'adolescent donne bien la vie à ses parents, puisqu'on l'a vu, ils émergent ensemble à un nouveau rapport de communication qui rend caduques les identités préexistantes. Passer de la dette imaginaire absolue à la réciprocité des dons constitue un des enjeux de l'adolescence. Cela suppose pour les parents d'accepter de ne plus revendiquer les bénéfices de celui qui donne, et qui met ainsi l'autre en dépendance comme débiteur, tout en continuant de fait à donner il s'agit en fait de "donner à perte" dans ce rapport de génération pour obtenir un bénéfice sur un autre registre qui est celui d'une possibilité de réciprocité généralisée entre personnes à part entière. Gagnepain souligne que l'enjeu de cette période, c'est de tuer le fils, impératif beaucoup plus exigeant que celui de tuer le père.

Pour l'adolescent, il s'agit dans un premier temps de briser le cercle de la dette en refusant les termes d'un contrat de génération qui l'assignerait à une position de débiteur insolvable : l'adolescent ne peut pas rendre mais il peut refuser de recevoir. Là encore, un temps de négativité pure est significatif ("je ne vous dois rien"). L'émergence à la Personne suppose ainsi, par le refus de recevoir, une négation radicale du rapport générationnel ("je suis ma propre origine"). Mais cette première rupture permet l'émergence à une autre réciprocité où l'adolescent est la source du don : c'est lui qui librement s'inscrit dans un nouveau contrat de génération en donnant et en prenant en charge Autrui. Dans les formes diverses de la paternité sociale, l'adolescent peut faire l'expérience de sa capacité à servir, à réaliser un devoir, à s'inscrire dans un rapport de réciprocité. Bien souvent il le revendique même. On peut faire l'hypothèse que c'est ce détour vers la forme sociale généralisée de la réciprocité qui lui permet de réintégrer le contrat de génération, notamment au sein même de la famille,

en devenant partenaire de l'échange et non plus éternel récipiendaire. Le contrat de génération assure en fait la relève et par là la prise en charge par les plus jeunes de la totalité sociale : il est une garantie d'éternité sociale pour les générations qui meurent, dans la mesure où elles acceptent de s'inscrire dans le cycle social, sans prétendre réaliser à elles seules, et pendant le temps biologique qui leur est attribué, quelques fins ultimes que ce soient. Ce gain d'éternité, dans la perte consentie délibérément de la maîtrise sur la société, est une condition sine qua non d'une cohérence sociale élémentaire. Nous verrons dans le troisième chapitre que les mutations contemporaines rendent ce contrat plus incertain.

Notons seulement pour l'instant que l'extension de l'adolescence, dans un contexte culturel qui ne reconnaît de statut social complet que dans le travail ou même l'emploi (forme restreinte du métier), rend nécessaire un soutien parental plus tardif que pour les générations précédentes : cela reproduit une situation de don prolongé par les parents, qui peut être culturellement distancée pour ne pas instituer une dette absolue créatrice de dépendance. Mais, plus souvent, cela retarde la possibilité pour l'adolescent de devenir source du don et nos observations laissent apparaître un assujettissement prolongé et non le passage à une réciprocité effective : à l'inverse, la rupture rapide ne semble possible que par le rejet brutal des parents, refusant de continuer à donner, dans un contexte où l'adolescent n'a aucune possibilité d'être autonome. Dans les deux cas, la toute puissance parentale semble difficile à surmonter, malgré les impressions répandues sur "les jeunes qui n'en feraient qu'à leur tête et qui ne respectent rien". La multiplication des tentatives d'affirmation identitaires par la mode, le langage, etc. renvoie bien à une difficile prise d'autonomie dans un contrat de génération où la jeunesse prend sa place : jouer de la distinction culturelle, affirmer des appartenances collectives, c'est aussi tenter de s'inscrire

dans un autre monde, totalement neuf, par impuissance à (ou plutôt impossibilité de) prendre en charge celui qui existe, monopolisé par d'autres générations. L'émergence d'une "culture jeune" n'est que le corrélat de son maintien prolongé hors du contrat de génération, où la jeunesse pourrait prétendre à une contribution effective.

12. Le traitement du changement dans le récit.

La démarche d'interviews que nous avons adoptée ne présente pas un intérêt seulement par les indicateurs des transformations décelées par les parents ou par les adolescents : dans l'entretien lui-même, nous demandons aux parents ou aux adolescents de reconstituer un moment de leur histoire. Le récit dans sa généralité est l'occasion de manifester le traitement du temps dont on est capable et constitue en lui-même un indicateur important.

121. La négation des seuils.

La plupart des récits traitent le changement comme évolution lente, imperceptible. Pour beaucoup d'interlocuteurs, aucun événement ne ressort qui aurait pu constituer l'indice d'un changement brutal. Les fugues, anorexies, mutismes prolongés que nous supposons exister comme passages à la limite de la capacité nouvelle de l'adolescent à produire son histoire ne nous ont pas été signalés et, globalement, aucun parent ne peut décrire cette mutation comme un choc. Cela invalide-t-il notre hypothèse, qui se construisait déjà contre cette illusion du sens commun ? Sans négliger les volontés délibérées et inconscientes d'occultation d'épisodes douloureux, nous prendrons le parti d'admettre que, racontant l'histoire de l'adolescence de cette façon, on ne peut rien en tirer sur la réalité du changement mais on peut par contre observer le traitement du changement que

font ces acteurs, sans chercher à déceler l'exactitude (?) de leur récit. Le récit est nécessairement reconstruction et ce sont ses procédures qui sont éclairantes et les seules auxquelles nous avons accès. Pourquoi alors cette continuité ?

Il faudrait souligner d'abord qu'elle n'est pas générale : interrogeant des parents d'adolescents de 17, 18 ans nous l'avons trouvée systématiquement alors qu'en nous adressant à des parents d'adolescents de 14, 15 ans, nous trouvions certains pris très nettement dans un discours de continuité de l'enfance, niant toute transformation mais d'autres affirmant leur étonnement devant les transformations de leurs enfants. "Là qu'est-ce qu'ils ont changé en deux ans. Ma fille qui a 20 ans, elle reste toute baba de les voir. Elle dit nous à 14, 15 ans on n'était pas comme ça, nous maman" famille n° 1). Telle autre remarquera aussi nettement le changement chez sa fille qui a 14 ans, alors que son récit des maturations de ses aînés est beaucoup plus linéaire.

On peut trouver là un effet de sélectivité de la mémoire qui permet de raconter plus aisément ce dont on est proche. Mais au-delà, il semble bien que le seuil soit là éprouvé et mis en récit parce qu'il n'est pas encore intégré et qu'il suppose une redéfinition des relations en cours. La mutation apparaît parfois d'autant plus nette que le passage à la Personne chez l'adolescent se marque par un usage surabondant des signes de la maturité sociale : plus on est près de la frontière, plus on veut l'affirmer et, dans ce cas, montrer sa différence avec les enfants. D'où des changements d'attitude, de vêtements, etc. que nous étudions plus loin mais qui se signalent par leur conformité au modèle du jeune adulte. "Y'a deux ans, c'était le petit gosse qui allait tranquillement à l'école. Maintenant pour moi c'est un homme. Il est raisonnable, il est réfléchi". Le passage à une surenchère dans les signes de la maturité rend la frontière plus évidente.

Mais cet extrait d'interview nous propose une autre piste : ce qui est relevé comme indicateurs du changement ("raisonnable", "réfléchi") vaut comme confirmation du comportement adulte normal, - ce que cherche d'ailleurs l'adolescent. Mais le changement semble d'autant plus facilement repéré par les parents qu'il conduit à un comportement identique au leur. C'est une constante du rapport à l'enfant qu'on retrouve encore à l'adolescence : on nie l'altérité radicale de l'adolescent en l'inscrivant dans un cheminement, une progression vers un idéal de l'adulte qu'on incarne comme parent. On ne le reconnaît comme autre que dans la mesure où il nous ressemble et où l'on peut ainsi s'affirmer comme archétype de la maturation réussie. Une affirmation de soi qui passerait par d'autres comportements moins normés serait aussitôt assimilée à un manque de maturité. ("Je lui dis oui, Mi., tu as 18 ans en âge bien sûr mais dans petite tête tu les as pas encore. C'est vrai qu'il ne raisonne pas comme un adulte" famille n° 1). Pourtant bien des jeunes "raisonnables" à 14 ans "décevront" leurs parents à 17, en brisant cette image conformiste.

Le seuil ne paraît repérable par les parents que lorsque le réaménagement des relations est encore en cours et que l'évolution s'inscrit dans un sens conforme à sa propre image d'idéal-type de l'adulte. Hormis ces deux conditions et dans le déroulement de "carrière" d'un même adolescent, on retrouve une organisation du temps niant les seuils, un récit marqué par l'ajustement progressif imperceptible dont on ne peut même parfois faire le récit. Si l'évolution est constatée, elle l'est toujours après-coup. "Vous voyez, ça s'est fait tellement gentiment, que quand on s'en est aperçu, eh bien le vin était déjà tiré !"

Cela fait partie des conditions mêmes de l'émergence de la Personne comme saut, de ne pouvoir l'identifier ou la prévoir à temps. Elle surprend toujours : on ne mesure le changement qu'en reconstituant par la mémoire un état anté-

rieur des relations auquel on compare la situation actuelle. De ce fait même, la "surprise" est déjà traitée par ces glissements successifs dont on ne peut plus faire le récit, par manque de repères.

Ce traitement du changement opère comme une totalisation, une "éternisation" des relations intra-familiales : c'est une constante de notre capacité d'histoire de nous permettre de nous abstraire du temps physique en organisant dans le même mouvement un présent, un passé et un avenir comme totalité cohérente. Mais A. EIGUER (1) signale que les familles psychotiques nient l'écoulement du temps et qu'elles sont incapables d'adaptation. A l'inverse d'autres, dépressives, vivent le temps comme écoulement fatal. Elles sont ainsi toujours dans le temps de l'autre.

La capacité de traitement formel du temps dont nous sommes capables, cette absence absolue doit toujours s'investir dans la réalité, trouver un compromis. Lorsque les parents reconstituent une histoire linéaire, totalement abstraite, où aucun événement n'apparaît plus, ils tendent vers ce pôle schizophrénique évoqué par Eiguer, en niant l'émergence d'une autre temporalité propre chez l'adolescent.

122. Emergence à la Personne ou éternité des caractères.

Nos observations permettent de voir à l'oeuvre cette opération, où des différences d'âge, de capacités, des seuils sont effacés et éternisés sous forme de différences de caractères.

(1) A. EIGUER, "L'impact de l'adolescence de l'enfant sur la famille" in Dialogue, n° 72, 1981 ("Les cycles de la vie familiale").

Ce traitement est extrêmement important car il permet de faire d'une transformation menaçante un trait de caractère quasi naturel, dont les parents sont en grande partie la source. Tous les groupes familiaux étudiés produisent en leur sein un découpage en "caractère", en "nature", inexplicables et éternelles mais qui, à elles toutes, se compensent et contribuent à faire de la famille un microcosme, un monde total dont la définition revient aux parents.

"Les deux derniers sont réfléchis par rapport aux deux aînés".

"La grande et la petite c'est pas du tout pareil. La grande elle est sectaire, autoritaire, la deuxième c'est "j'en foutiste", je vous dis elles sont très différentes l'une de l'autre".

"Ils ont été élevés exactement pareil, ils n'ont pas du tout les mêmes réactions. C'est le jour et la nuit".

Dans cette démarche, les transformations passent au second plan au profit d'une constance des "caractères", ces quasi-natures, dont les parents eux-mêmes ne peuvent expliquer l'origine (ni être la cause par leur éducation). De l'enfant à l'adolescent, le "caractère" se maintient ou plutôt le système des oppositions de caractère : car des changements peuvent avoir lieu dans les formes d'extériorisation des caractères mais les oppositions dans la fratrie sont toujours identiques. La famille se constitue ainsi très tôt comme système clos, où des rôles sont attribués, une règle de rapports interpersonnels établie, qu'il sera très difficile de transformer, au moment de l'adolescence notamment. Ces oppositions de caractère s'organisent comme systèmes de rôles ouvert/fermé (sociable/non sociable) actif/passif, conforme/non conforme, etc. Le plus souvent, ces oppositions se cristallisent en termes de sexes à tel point qu'on parlera du "garçon manqué" (famille n° 3). Tout se passe comme si le micro-monde de la famille devait s'organiser selon des divisions éternelles, s'équilibrer à travers ces divisions pour former une totalité cohérente.

Cette totalité familiale est censée fonctionner éternellement et les acteurs se conforment en général au rôle constitué dans l'interaction et dans le système des attentes. Cette construction réciproque des rôles, qui tend à faire de la famille une personne (un être unique), va jusqu'à la polarisation sur l'un de ses membres des dysfonctionnements, des déséquilibres relationnels. Les travaux de l'école de Palo-Alto ont suffisamment mis en évidence ce phénomène du symptôme représenté par l'un des membres pris dans un système de communication pathologique. On rejoint ainsi ce que nous affirmions dans notre préambule théorique : l'adolescence travaille toute la famille (et bien au-delà, nous le verrons) car elle oblige à redéfinir toutes les règles de communication : le groupe familial comme totalité se dissout et émergent plusieurs personnes devant cohabiter et échanger. Le maintien des repères de caractères permet à bon compte de faire survivre une économie relationnelle passée en déviant les diversités des personnes, en maintenant les rôles établis.

Ces repères servent d'ailleurs à négocier les crises plus actives où toute comparaison temporelle disparaît : "Tu as toujours été ..." : cette explication par la nature nie le changement et en même temps contribue à figer les rôles dans une éternité abstraite, qui rend tout compromis encore plus improbable.

123. Permanence du modèle éducatif.

Dans tous les cas, cette interprétation du changement en termes de caractères et cette systématisation des oppositions permet aux parents de faire comme s'ils n'étaient pour rien dans cette production de rôles. Les produisant, ils contribuent à clore le groupe familial sous leur domination, mais les produisant comme caractères naturels, ils déniaient leur propre rôle et leur participation à la communication.

familiale (1). Ce double dispositif verrouille toute possibilité de mise à distance du fonctionnement propre de la famille, ce qui peut rendre l'adaptation aux transformations de l'adolescence particulièrement difficile. L'une des familles citées précédemment le disait clairement "on les a élevés exactement pareil" : cette relativité de l'éducation conduit à évacuer toute responsabilité parentale et représente un autre traitement de la transformation adolescente. Implicitement, cette formulation reconnaît un certain dessaisissement parental, à la fois permanent dans la famille et particulièrement vif à l'adolescence où les personnes s'affirment selon des voies imprévues et opposées. Mais paradoxalement, cet aveu d'impuissance peut en même temps être entendu comme affirmation de l'action éducative : ce trait est constitutif de tous les récits recueillis : "malgré toutes les différences de sexe ou d'âge, on les a élevés pareil". Quelques soient les modèles éducatifs adoptés, aussi laxistes soient-ils, la maîtrise parentale d'un projet éducatif est toujours mise en scène. Quand bien même il apparaît que le laisser faire est total ou que l'autoritarisme échoue en permanence, aucune formulation ne doit laisser croire que la situation n'est pas maîtrisée.

- "Chez lui, c'est sa chambre, et là vous disiez tout à l'heure "on a baissé les bras", c'est pas vrai, on n'a pas baissé les bras, on a dit oui, mais sans baisser les bras, on a dit oui en conscience".

Cette volonté d'afficher une cohérence à l'action éducative contribue à effacer toute conscience du seuil, de la pression exercée par un autre qui n'est plus enfant. Là encore, la solution de continuité du récit, les petites adapta-

(1) Il ne s'agit pas à l'inverse de supposer qu'ils sont les seuls producteurs des rôles puisque des renforcements réciproques des rôles organisent toute la vie familiale.

tions qu'on oublie, contribue à évacuer la difficulté à gérer une altérité radicale au sein même de la famille. Dans toutes ces situations, les parents doivent "faire comme si" ils avaient toujours eu les mêmes principes éducatifs : si les "résultats" sont aussi divergents, c'est alors affaire de caractère qui ont toujours existé.

Même admettant l'évolution de leurs enfants, mesurant des décalages, la position parentale doit se réaffirmer et afficher la sénérité et la maîtrise. Le rapport parent-enfant doit être éternel et ne souffre pas de dérogation : d'une certaine façon, il ne peut être transformé (biologiquement) mais culturellement il doit pourtant advenir comme rapport de communication où fils et père ne sont plus définis comme tels.

124. Les générations non contemporaines : les seules mutations admises.

Cette permanence des principes éducatifs se heurte pourtant aux changements culturels d'ensemble : tous les parents mesurent le décalage dans les valeurs, dans les modes de vie entre leur enfance et celle de leurs enfants. Dans ces contextes changeants, l'expérience parentale se trouve très vite invalidée et son rappel par trop insistant ne fait que contribuer à placer les parents dans un monde étranger. On atteint alors un aspect essentiel des relations de génération qui consiste en la formation à des époques différentes de systèmes d'attente et de représentation différents, comme le propose Bourdieu (1).

Non seulement parents et enfants sont dans un rapport de paternité, mais encore ils ne sont pas contemporains. Dans

(1) BOURDIEU Pierre, in Association des Ages : Les Jeunes et le premier emploi, Paris : Documentation Française, 1978, pp. 520-530.

ce double décalage se glisse la possibilité pour les parents de traiter la mutation de l'adolescence. Alors que les rapports parents-enfants peuvent se maintenir hors du temps formellement, en se réduisant parfois au "respect" réciproque ("on doit respecter les parents, les appeler "mes vieux" c'est méprisant, c'est inadmissible" obs. 1985), les contenus mêmes de l'éducation ne peuvent que changer. Tous les parents l'admettent. Et c'est sous cette forme de pression sociale générale, que ces parents semblent intégrer plus aisément la mutation de l'adolescence : "Avant tu leur aurais fait mettre, enfin on me donnait beaucoup, tu leur collais ça, des choses propres : c'était la mode ou pas la mode, ils mettaient ça. Tandis que maintenant on me donne souvent des choses mais c'est plus la mode alors on suit, c'est normal, ils ont chacun leur époque".

Les pressions culturelles sont ainsi admises et contribuent à faire accepter le choix autonome des adolescents, qui est issu avant tout de leur sensibilité nouvelle à la mode, liée à l'émergence de leur capacité de Personne.

De la même façon, des adaptations à l'apparition d'un nouvel être social autonome sont réinterprétées comme décalages normaux entre sa propre éducation et celle de l'époque actuelle. Dans la plupart des familles observées, le modèle éducatif qui a formé les parents est décrit comme plus strict, plus autoritaire, que celui qu'ils mettent en oeuvre eux-mêmes actuellement avec leurs enfants. Cette évolution culturelle est défendue pourtant de façon ambivalente : critiques vis-à-vis des excès des méthodes éducatives qu'ils ont connus, ils ne peuvent pour autant dénier, sous peine d'auto-dévaluation, leurs vertus formatrices. Après tout, ils se sont forgés dans ces difficultés et "le résultat n'est pas si mal". Mais ils veulent en même temps éviter à leurs enfants les mêmes épreuves. Le modèle éducatif qu'il porte est donc en rupture avec celui qu'ils ont hérité : ils sont, eux, à l'initiative de l'évolution. Là encore maîtrise et affirma-

tion de soi sont mis en scène et contribuent à occulter les adaptations faites dans le cadre de la réorganisation imposée par l'adolescence. Ces choix éducatifs, cette attitude vis-à-vis de leurs enfants, où ils concèdent et s'adaptent, est valorisée comme système délibéré opposé consciemment à celui qu'ils ont connu. Là encore volonté de continuité, de cohérence qui cherche à maintenir une structure parentale stable dans un contexte où cet étranger qu'est l'adolescent fait irruption. Cette volonté de maintenir un rapport d'imprégnation pour retarder une communication inévitable se retrouve dans les descriptions des relations qu'ils entretiennent avec leurs propres parents (les grands-parents actuels) : s'ils sont très "respectueux" pour la plupart, cela ne va guère au-delà des visites de politesse et pour certaines familles l'isolement est délibéré.

"J'ai toujours dit que je n'aurais jamais élevé mes enfants aussi dur que mon père (...). Et maintenant le grand-père, on le voit pas souvent. Je lui ai tenu rancune de ça".

Dans quelle mesure cette adaptation aux exigences de leurs adolescents, présentée comme évolution des mœurs et des méthodes éducatives, ne cherche-t-elle pas à prévenir une rupture de génération, expérimentée par ces parents, en maintenant des rapports de parents à enfants dans un don permanent, et en espérant un contre-don à long terme ?

13. Le récit lacunaire des adolescents.

Toutes les remarques précédentes valaient pour les discours recueillis auprès des parents. Il faut souligner que cette capacité de récit devant un interlocuteur étranger existe au même titre, dans ses caractéristiques formelles, dans toutes les catégories socio-professionnelles rencontrées. La langue utilisée varie bien entendu, mais du point de vue de la simple productivité verbale, aucune différence signi-

ficative entre groupes sociaux n'a pu être relevée.

Le contraste apparaît d'emblée avec les entretiens réalisés avec les adolescents : ce préalable voulait souligner que les caractéristiques socio-culturelles des adolescents ne sauraient expliquer leur récit lacunaire, bien que des différences dans la productivité apparaissent très rapidement selon les groupes sociaux de même que certaines propensions à l'introspection, à l'explication verbale des "états d'âme" plus répandus dans des milieux aisés. Mais le récit comme verbalisation d'une organisation temporelle du cours de la vie présente des traits structuraux identiques.

131. La réticence primordiale.

Une différence importante apparaît entre les adolescents de moins de 17 ans et les plus âgés : la frontière est imprécise et doit le rester puisque la capacité de récit est liée à la capacité de communication et de mise en forme de sa propre histoire. La première phase de l'adolescence semble marquée par ce silence que nous évoquions dans la première partie : aucune reconstruction verbale ne semble possible et l'on obtient à ce moment des dialogues très brefs, qui relèvent d'un discours minimal où l'on répond aux questions de l'autre, sans pouvoir s'en décentrer, sans affirmer sa propre définition de la situation. On comprend les problèmes que cela peut poser à l'enquêteur mais l'analyse de la situation et de ce manque-à-parler se révèle significative en elle-même. Le jeune adolescent se trouve confronté à un étranger et doit se mettre en scène : cette exigence suppose une aptitude à la communication où l'on traite conflictuellement avec l'autre, où l'on accepte des compromis tout en ayant la capacité de s'autodéfinir, de ne pas s'enfermer dans le discours de l'autre, car le dialogue disparaît alors comme procès d'attribution réciproque des identités. Les adolescents rencontrés semblent coller aux questions posées et

y répondre à la lettre, incapables de s'en décentrer mais en même temps, ils manifestent ainsi, par ce discours minimal, une extrême réticence-à-dire qui signale, contrairement au flot ininterrompu de l'enfant, qu'ils se construisent comme intérieur, qu'ils ne peuvent affirmer leur capacité à être qu'en se retirant quasiment du dialogue.

Cette attitude est indicatrice d'une émergence à la communication qui se traduit par une difficulté au compromis et une réticence dans le dialogue mais, en même temps, le thème de l'échange lui-même (son histoire d'adolescent), oblige à faire un exercice qui leur semble tout nouveau : ils doivent verbaliser leur histoire c'est-à-dire organiser le temps en séquences, en origines et en fins. Loin d'être un trouble de la mémoire, le récit lacunaire qu'ils produisent révèle en négatif leur inexpérience dans cet exercice de reconstitution de son histoire, que chaque homme réalise à tout moment en se posant comme la source du passé, du présent, de l'avenir pour le reste du monde. Leurs réactions face à certaines questions laissent entendre qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de verbaliser ce retour sur eux-mêmes, qu'ils parviennent difficilement à produire leur propre itinéraire, à lui donner sens. Car reconstituer son passé c'est aussi l'orienter vers un avenir à la lumière du présent et de la situation de dialogue elle-même : c'est dans tous les cas s'absenter de cette situation et se poser comme éternité, non engendrée en quelque sorte. Or, la mutation de l'adolescent consiste précisément à sortir de la grossesse de la filiation biologique et sociale, pour s'affirmer comme créateur de ses origines par ses capacités de classement social, de prise en charge d'autrui, d'histoire en somme. Mais cette capacité qui vient d'émerger semble en quelque sorte s'exercer à vide chez eux, dans la mesure où ils veulent surtout ne plus être dans l'histoire de leurs parents sans pour autant être expérimentés dans la production de leur propre histoire.

132. Le groupe, acteur historique de substitution.

On conçoit dès lors que cette double difficulté, liée à l'émergence de la Personne (difficulté à communiquer, réticence d'une part et construction historique de soi-même très incertaine d'autre part) contribue à renforcer le rôle du groupe. Il agit tout d'abord comme soutien à l'énonciation dans le dialogue en contrant le déséquilibre de la relation : ainsi plusieurs adolescents demanderont à avoir un copain avec eux pendant l'interview. Cette organisation en couple crée les conditions d'un microcosme opposé à un individu (l'interviewer) et permet, comme Goffman l'avait montré, de retraiter plus efficacement les menaces potentielles des situations, en se répartissant les rôles.

Le second effet du groupe est encore plus décisif car il permet en son sein même d'expérimenter un dialogue égalitaire où chacun verbalise ses fragments d'histoire pour que, collectivement, les adolescents se construisent leur vision du monde et manifestent effectivement leur capacité d'histoire. Là où chacun reste inexpérimenté, le groupe permet de réaliser l'auto-engendrement, de mettre en oeuvre une invention de ses origines, qui nie les origines biologiques. Le groupe, à travers les palabres continuelles, se crée de l'éternité, en constituant des origines communes stables et une vision du monde (classements, rôles sociaux, valeurs) définitive, bien que toujours changeante : il donne du sens là où chacun se trouve encore pris dans le sens de l'autre, à travers cette relation de filiation. Il est intéressant de noter alors que, à la recherche par les parents d'une histoire sans rupture, sans seuil, enracinée dans l'éternité des caractères et des rôles, correspond dans le groupe adolescent une invention de ses origines tout aussi radicale et opposée à la précédente, qui est pourtant elle aussi recherche d'éternité, abstraction vis-à-vis de l'écoulement du temps poussée parfois à sa limite. Ainsi, lorsque nous rencontrons le groupe, les discours tenus sont de deux or-

dres :

- "ça a toujours été comme ça" : on a toujours été ensemble, alors même que l'observation montre l'instabilité très grande des relations. Mais, dans la situation, le groupe se constitue comme un tout éternel et réinterprète ainsi tout son passé.

- "ça, c'était avant, c'est fini" : à l'inverse, on a là une conscience aiguë du changement qui repousse tous les comportements (et notamment ceux qui sont stigmatisés) dans un passé indéfini. On se réinvente en permanence des origines, on se retrouve tout neuf, et le passé ne se réorganise pas véritablement en séquences mais en un tout indifférencié. Là encore, les capacités d'abstraction sont poussées à leur limite et l'on manifeste une capacité radicale d'origination que le groupe seul permet de réaliser pendant un temps.

Les deux discours peuvent coexister sans problèmes dans la même séquence : on est éternel parce qu'on est toujours nouveau, ce qui est l'exacte mesure de la capacité de traitement du temps propre à l'Homme. Cette "génération spontanée" ne peut que contester l'inscription dans l'histoire de l'autre, qui était la situation de l'enfant, et conduit nécessairement à des redéfinitions des rapports de génération qui dépassent leur conditionnement biologique vers une paternité sociale commune à tous.

Si le discours adolescent apparaît comme lacunaire dans ses premières manifestations et jusqu'assez tard, c'est que la verbalisation est fonction d'une expérimentation de situations de communication qui permette à ce discours propre de se faire jour : c'est en quelque sorte un exercice que certains n'ont guère l'occasion de faire, soit parce que leur famille leur dénie "le droit à la parole" c'est-à-dire leur statut de personne (alors que d'autres valorisent au contraire "l'expression" personnelle) soit aussi parce que leur

éducation a un effet de bulle qui les empêche d'avoir des contacts avec d'autres personnes qui les obligeraient à s'auto-définir. Ainsi le groupe de pairs et les rencontres avec les adultes hors du milieu familial (travailleurs sociaux, enseignants, patrons) sont-elles décisives dans l'exercice de la capacité de communication.

Mais il faut souligner qu'on aurait tort de mesurer la "maturité" de l'adolescent à l'aune de ses capacités verbales : ce serait oublier que la communication est aussi coopération et consensus et non seulement interlocution. Aussi, l'activité de classement et de réciprocité qu'exercent les adolescents dans leurs pratiques spatiales, dans leurs échanges de biens, dans leurs coopérations techniques, etc. s'avère tout aussi importante mais n'est guère reconnue par les adultes et plus difficilement accessible à l'observateur. Nous avons présenté ailleurs certains aspects de ces capacités notamment (1).

*

(1) Cf. D. BOULLIER: "Les jeunes-du-bas-des-tours", LARES Relais, 1983.

14. Les indicateurs du changement.

Nous avons souligné les tactiques mises en oeuvre pour neutraliser le changement à partir des enjeux de la communication dans le groupe familial : adolescents et parents constituent leur propre totalité temporelle, qui à l'extrême conduit à nier le changement. Mais l'entretien était construit pour recueillir à la fois ces discours mais aussi pour dégager à partir d'informations, sur des points de détail ou sans rapport pour l'interlocuteur, les indicateurs éventuels des transformations liées à l'émergence de la Personne. Ce qui nous permet d'observer dans la vie quotidienne comment se signalent les exigences d'une nouvelle relation, d'un nouveau rapport parent-enfant. Nous pouvons distinguer, à partir de nos matériaux, divers degrés de pertinence des indicateurs proposés par les interviewés, en réponse à nos questions ou par eux-mêmes.

A un niveau de généralité qui tend à résumer la totalité des classements, on mesure le changement ou les écarts entre âges par des différences de "mentalité". Puis deux indicateurs portent la valeur maximale de différenciation : l'habit et l'habitat. C'est autour d'eux que tourne principalement la réorganisation de la communication. Viennent ensuite des indicateurs moins souvent évoqués ou recoupés par des frontières autres que celles des générations (la coopération, la langue) et d'autres indicateurs enfin qui n'apparaissent pas organisés avec régularité selon un clivage de génération.

141. "les mentalités"

Chez les parents comme chez les adolescents, la différenciation entre enfant et adolescent, voire entre adolescents d'âges identiques, procède par généralisation et par tautologie : on perçoit la différence parce qu'il y a une différence. L'usage très fréquent du terme "mentalités" pour répondre à la question "quelle différence voyez-vous entre X et X ?", relève de cette démarche : tous les indicateurs sont réunis sous un terme générique ("c'est pas la même mentalité") qui insiste sur la frontière sans pouvoir la décomposer : l'autre est autre et tout est expliqué.

Entre adolescents, l'usage de la différence de "mentalités" est particulièrement vif et toujours critique vis-à-vis des plus jeunes : on tend ainsi à figer la différence d'autant plus activement qu'on vient de franchir cette étape et qu'on doit éviter toute assimilation à l'enfance, tout en étant incapable d'opérer des distinctions, de penser son propre changement. Cette différence de mentalité est utilisée à tout âge de l'adolescence pour expliquer les écarts, les ruptures par rapport à d'autres jeunes du même âge : lorsqu'on se classe par rapport à eux, on le fait plutôt en les classant comme "plus jeunes", car de "mentalité" différente ("gamin"). Mais plusieurs interviews laissent apparaître que cette frontière demeure floue : "(Is. 19 ans parlant de son frère 18 ans). Je vois, l'année dernière, quand il est là avec ses copains, une vraie mentalité de gosses, et quand l'année dernière on est allé avec mon frère aîné en vacances, c'était pas du tout le même genre, on voyait bien qu'il faisait déjà plus que son âge, alors que là il fait 15 ans à tout casser. Quand il est avec quelqu'un de plus âgé, il n'est plus pareil" (famille n°13).

La mentalité semble varier selon les fréquentations : les deux semblent plutôt se renforcer. La preuve que l'on a une mentalité "gamin" réside dans la fréquentation des gamins. La preuve que ce groupe est un groupe de gamins, c'est qu'ils ont une mentalité de gamins (des jeux etc...). Les fréquentations et les activités pratiquées signalent une mentalité qui est celle du groupe d'appartenance : changeant de groupe, on manifeste qu'on a changé de mentalité et on change de mentalité parce qu'on a changé de groupe. Les ruptures dans les groupes de pairs procèdent souvent par agrégation de certains à d'autres plus âgés, où présentés comme tels (alors qu'il s'agit souvent de distinctions culturelles qui s'approfondissent). Mais le discours tenu par notre interlocutrice manifeste surtout la relativité de son principe de classement : lorsque mon frère vient avec moi, il ne peut plus être un gamin, sinon cela signifierait que je fréquente des gamins, donc que j'en serais un, moi-même.

Cette différence de mentalité sert en fait à caractériser ceux qu'on englobe dans son monde et ceux vis-à-vis de qui on se distingue, sans que la notion de mentalité soit explicable. On conçoit que cette frontière prenne des allures naturalistes ("mentalité") quand elle s'exerce ainsi à vide, pour elle-même, comme jeu pur des classements.

Du point de vue des parents, la catégorie "mentalité" sert à évaluer la maturité mais aussi à distinguer les "caractères", ce qui noie les explications possibles. Plus souvent, les parents évalueront la "mentalité" selon une hiérarchie dont ils sont le sommet. Cette formulation de "mentalité" renvoie alors à la dimension des savoirs, au sens large de représentations du monde, tellement incorporée à notre être social qu'on ne peut le décomposer. Chaque parent mesure alors si l'adolescent est plus

ou moins dans les mêmes dispositions que lui à l'égard du monde, (jugement, sérieux, responsabilité). L'ambiguïté tient dans le fait que la reconnaissance d'une mentalité d'adulte suppose en même temps celle de la divergence, d'opinions par exemple : mentalité d'adulte formellement identique mais, dans ses "contenus", bien différente parfois (valeurs, mœurs, etc...). Bien souvent, les exemples donnés à l'appui de cette "mentalité" relèvent de l'aptitude au jugement mais exprimé dans une discussion : pour les adolescents aussi, c'est à la façon de discuter qu'on évalue une "mentalité", bien plus sur le ton adopté (sérieux) ou sur les thèmes (importants) que sur la capacité de discernement en elle-même.

- "Même, quand elle parle, on voit déjà que c'est déjà... pas un niveau plus élevé si on veut mais comment vous dire, plus sérieux. Avant on aurait fait que déconner". (famille n°13).

142. L'habit.

Lorsque, par d'autres biais, on obtient des informations sur des changements notables chez les adolescents, l'un des indicateurs les plus significatifs semble être l'habillement. Il l'est à plusieurs titres :

- A travers la décision, l'aptitude à choisir et à affirmer ses goûts,

- A travers le marquage des différences de générations qui se fait par ces goûts eux-mêmes,

- A travers la négociation sur les moyens, les ressources attribuées par les parents.

Ce changement est noté comme radical par la plupart des parents, même s'il s'est fait progressivement.

- "Il y a 2 ans, on allait ensemble. je choisissais. Ca vous plaît ? Ouais, ça va, bof, c'est tout. Tandis que maintenant je peux pas dire tiens vous allez acheter ça ou ça. Ils sont devenus quelqu'un. Bon, ils sont très

à cheval sur la tenue vestimentaire. Il faut faire dix magasins, je n'y vais plus". (famille n°1).

- "Au début on allait ensemble déterminer ce qu'il fallait, est-ce que ça te plaît ? oui, bon on achetait et puis un jour on nous a dit : tiens, j'ai vu ça dans tel magasin, c'est pas mal. Alors, futé, hein, on enveloppait ça gentiment, venez donc voir ce que ça donne. Et puis l'habitude est venue, ils déterminent ce qu'il leur faut". (famille n°2).

La préoccupation vis-à-vis de son propre habillement émerge à un certain moment, alors qu'auparavant l'indifférence ou la confiance dans le choix des parents étaient la règle. Comme le dit très bien cette mère : "ils sont devenus quelqu'un". Les exigences de la représentation sociale leur apparaissent et ils ne veulent plus s'en remettre à leurs parents pour fixer leur image. Cela passe par bien des hésitations ou des excès mais les familles rencontrées ne font pas apparaître de conflit irréductible sur ce point. Chaque adolescent semble connaître les limites à respecter et les parents adaptent eux-mêmes leurs points de vue : c'est sur ce point que se réalisent une véritable communication, où chacun reconnaît l'autre comme Personne.

- Non, si je me ramène avec un truc et les cheveux punk, une crête et tout, elle dirait quelque chose mais autrement je m'habille comme je veux (...) Au début je voulais mettre une boucle d'oreille, elle voulait pas. Un jour, les copains sont venus chez moi, j'ai dit tiens tu me perces l'oreille, après j'ai mis une deuxième et puis elle ne dit rien". (famille n°14).

L'habit ne porte pas seulement sur le vêtement : comme appareillage du corps, comme traitement technique de l'enveloppe corporelle, il concerne aussi les bijoux, le maquillage, les tatouages et les cheveux. Cette trans-

formation du corps lui-même semble plus difficilement négociable que le port d'un vêtement "qu'on peut toujours enlever" :

- "Je prends un truc complètement stupide. Elle se laisse maintenant une petite queue là. Je dis tu es pas belle de te laisser ça. Elle me dit oui, c'est la mode, je voudrais me faire en blonde. Je dis non, je veux pas que tu gâches tes cheveux quand même tu vas pas faire une mèche blonde, tu vas les laisser comme ça, bon ça a été fini". (famille n°3).

Certains choix revendiqués sont ainsi battus en brèche comme s'ils risquaient d'altérer l'intégrité physique même de l'adolescent : c'est pourquoi ils sont souvent recherchés par eux pour indiquer l'irréversibilité de la frontière.

Comme on le voit, ces choix qu'on affirme manifestent sa capacité à transformer sa propre réalité biologique, à prétendre se réinventer totalement, s'engendrer comme être neuf. Mais cet être neuf est nécessairement social, inséré dans des relations : les choix qu'il fait manifestent aussi l'intégration de l'adolescent à un autre univers culturel que celui des parents. Les coiffures et les vêtements ont toujours été très classants historiquement, doublement : sur l'échelle des générations et par rapport à une époque. Selon son âge, on peut s'autoriser ou non une sensibilité à la mode. Mais cette sensibilité peut être plus ou moins active : jouant l'innovation à tout prix, les adolescents déclassent les anciens prétendants à la norme qui sont parfois des jeunes du même âge. Les rivalités vestimentaires deviennent des indicateurs des classements sociaux, comme "uniformes" d'un groupe, qu'on ordonne, au-delà des clivages culturels, selon leur date d'apparition et non seulement selon un classement social : ainsi baba a suivi rocker qui est revenu en force à nouveau puis a été concurrencé

par le punk puis le new-wave. Les parents sont les plus décalés par cette opération, se retrouvant marqués en raison de leur choix vestimentaires comme issus d'un autre monde. Mais ils doivent gérer en eux-mêmes ce décalage, en choisissant leur style et en intégrant malgré tout les pressions de la mode, mais aussi en acceptant les prétentions innovantes de leurs enfants, car ils sont une façade publique de la famille, soumise aux jugements des autres : selon le style de leurs enfants, ils se sentiront promus, intégrés ou déclassés et cette expérience vaudra pour toute la famille.

143. L'habitat.

Ce n'est pas un hasard si les deux indicateurs de changement entre l'enfance et l'adolescence les plus souvent observés relèvent d'une même coopération, c'est-à-dire d'une communication portant sur les styles, sur la personnalisation par des médiations techniques. L'habitat et l'habitat constituent deux éléments d'un appareillage de la personne : il s'agit de créer une enveloppe culturelle, une nouvelle frontière entre soi et le monde qui n'est plus réductible au schéma corporel. L'adolescent émergeant à la Personne a grand besoin de ces médiations techniques pour soutenir sa construction identitaire, à tel point que, dans le cas du vêtement, il leur confie parfois tout son enjeu d'existence, en devenant quasiment fétichiste. La prégnance de cet appareillage souligne à la fois la faiblesse de la capacité de Personne de l'adolescent mais ne peut apparaître sans la personnalisation qui est advenue : la réorganisation de la communication intra-familiale passe alors prioritairement dans la gestion nouvelle de ces "enveloppes culturelles" réciproques, de leur cohabitation à travers une coopération.

Cette nouvelle configuration des relations de Personne apparaît très nettement dans les usages des espaces domestiques. Deux indicateurs émergent de l'observation et sont cités par les parents ou les adolescents : les débuts d'une exigence d'intimité au sein de l'appartement et l'expérimentation d'espaces hors du domicile familial. Dans les deux cas, il s'agit bien d'une émancipation par rapport à l'espace de l'autre.

La chambre individuelle reste, dans les milieux populaires, une conquête progressive : de nombreux enfants mais aussi une entraide systématique vis-à-vis de la famille élargie (hébergement d'un frère, d'une soeur etc...) contraignent à une cohabitation au sein de chaque chambre. L'ordre d'accès à une chambre individuelle respecte strictement deux principes : la séparation des sexes et la succession des âges. Ce qui oblige certains adolescents à attendre le départ de l'aîné pour avoir à leur tour une chambre individuelle. Mais cet ordre a été semble-t-il très bien intégré, ainsi que la solidarité familiale, ce qui conduit les adolescents rencontrés à ne pas manifester de "revendications" vis-à-vis de la chambre individuelle, mais aussi à s'investir plutôt à l'extérieur, ou encore, pour deux d'entre eux, à considérer leur voiture toute récente comme le lieu privilégié de leur intimité (un habitacle).

Par contre lorsque la possibilité d'une chambre seule est offerte, la personnalisation s'y exprime intensément. On peut le mesurer à la décoration, à l'étalage des insignes d'une histoire personnelle (photo de copains, objets de voyage, cadeaux, collections etc...) mais aussi à l'autonomie importante reconnue à ces jeunes dans la gestion de leur espace. La plupart sont autorisés à avoir le plus grand fouillis, s'ils le souhaitent, d'autres vont même jusqu'à fermer leur chambre à clé.

- "Il s'enferme dans sa chambre. Sa chambre est un vrai bordel, il la ferme à clef, j'ai même pas le droit de rentrer" (famille n°6).

Mais on ruse pour maintenir un minimum de contrôle sur cet espace personnel :

- "Mais j'ai fait faire un passe-partout. Alors quand je sens que j'en ai vraiment marre, j'ouvre et je fais le ménage" (id.)

- "Le lit c'est moi qui le fait sinon il ne serait jamais fait. Quand je peux accéder à la chambre je la fais mais c'est pas toujours. Quand ils sont là, il n'y a pas à accéder à leur chambre (...) . Je nettoie mais je remets les affaires à leur place, elles sont à trainer mais je remets à la même place. C'est un souk organisé". (famille n°).

La mère fait ainsi disparaître tout indice de son intervention. Il y a déjà le signe d'un certain type de coopération dans l'usage de l'espace, qui reconnaît explicitement l'autonomie de l'adolescent. Cette autonomie, cette intimité se cristallise plus explicitement sur certains domaines de la chambre, qui ne supposent pas nécessairement une chambre individuelle. Ainsi, le courrier que l'on reçoit et les lettres qu'on garde sont les signes de son existence sociale indépendante et sont jalousement protégés :

- "Il n'y a pas longtemps, elle était en train de regarder dans mon courrier, ça, j'ai horreur de ça, qu'elle recommence jamais ça, parce que ça irait peut-être mal, tout sauf ça.

- tu lui as fait la remarque ?

- Oui je lui ai dit, je me suis pas gênée, je lui ai dit non c'est personnel, elle me dit, ça me regarde, je dis, désolée c'est à moi. L'autre jour elle voulait regarder mes papiers d'ASSEDIC, elle me

dit, j'ai pas osé regarder dans tes papiers. J'ai dit, tiens elle a du comprendre, elle n'a pas intérêt de recommencer. (famille n°13).

Mais la cohabitation ne suppose pas seulement une négociation des espaces personnels : les parents cherchent au-delà, à maintenir une unité de temps et de lieu qui fait de l'espace domestique le centre de la vie quotidienne de tous les membres de la famille. On conçoit dès lors que l'un des principaux terrains de conflit entre générations se trouve dans les "sorties". L'adolescent disparaît de l'espace et du rythme établis par les parents. Le débat sur les sorties se résume souvent aux questions "où vas-tu ? à quelle heure tu rentres ?", lorsque la reconnaissance de l'indépendance de l'adolescent s'est déjà fait jour. Le seuil est particulièrement significatif chez les adolescents qui se classent entre eux, selon les possibilités de sorties qu'ils ont : "les jeunes, ceux qui sortent pas le soir".

- "Je vais plus avec lui, il faut toujours qu'il rentre à 10 heures, ça m'intéresse pas", (observations). Frontières temporelles donc (rentre aussitôt après l'école / à 7 heures pour manger / ressortir jusqu'à 10 heures / rentrer quand on veut) qui sont particulièrement sensibles lorsqu'il s'agit des repas. Dans la plupart des familles, la présence de tous à l'heure des repas est un impératif intangible qui reconstitue l'unité familiale qui serait réduite, sinon, au "self-service". Dans deux familles nous avons pu observer cette organisation des repas à la carte, y compris pour les adolescents de 14 et 15 ans : la décomposition de la famille comme lieu de socialisation pouvait y être décelée et ces adolescents sont "signalés" comme cas sociaux par tout le quartier.

Ces frontières temporelles, ce rythme commun qui se maintient longtemps, se réduisent petit à petit à ces heures de repas. De même, l'élargissement de la zone de circulation de l'adolescent se fait progressivement et doit être négociée. Mais la perte de contrôle parental semble être sur ce point beaucoup plus précoce. Inviter ses copains chez soi, c'est une première forme de compromis spatial qui semble très bien vécu par les parents, qui gardent ainsi leur enfant dans leur espace de surveillance et peuvent même tenter de sélectionner les relations de l'adolescent. Aller au domicile d'un copain, c'est aussi un compromis très négociable, dans la mesure où les parents sont informés chacun de leur côté.

Bien souvent, les parents exigent comme préalable à la sortie, la certitude d'un contrôle par un adulte : l'adolescent peut occuper d'autres espaces dans la mesure où ils appartiennent à une institution ou à d'autres parents qui élèvent ces lieux au rang d'espaces de socialisation. Certains trajets d'adolescents ne sortent pas des aller-retour entre domicile familial et lieux de socialisation "encadrés" : mais toujours demeure le "risque" ou l'espoir de rencontre rendu possible par le déplacement. Le bus, ou les rues, les places, voire l'ascenseur sont au départ les seules zones incontrôlées autorisées à l'adolescent. On conçoit dès lors que, très longtemps, les adolescents vont préférer ces interstices, ces lieux publics qui, n'étant à personne, permettent aux adolescents de se les approprier, mais toujours temporairement.

Nous avons souligné dans le deuxième texte ("l'ambivalence des pratiques spatiales adolescentes") la nécessité pour les adolescents de s'appuyer sur le groupe, ou au moins sur le tandem pour prétendre inves-

tir des espaces publics et gérer les risques et les espoirs de rencontre qui leur sont liés. Cet appui sur un autre, qui constitue une identité comme plus forte, est paradoxalement favorisé par les parents qui, à défaut de contrôle sur l'usage de l'espace que font les adolescents, espèrent en limiter les risques par un contrôle sur les fréquentations. "Avec qui tu sors ?" vient alors remplacer parfois les deux questions évoquées plus haut car, selon la réponse, "on est tranquille" ou au contraire "on ne veut pas de ça" et on met son veto. Les parents se retrouvent bien souvent réduits à ce contrôle sur les "fréquentations", sur ceux que l'adolescent constitue comme ses "proches", sans toutefois ignorer la relativité de ce contrôle, puisque tous les récits de dérèglement et de déviance des adolescents sont organisés autour d'une explication par les "mauvaises fréquentations" (cf. Chap. 2).

144. Autres indicateurs.

Pour terminer sur les indicateurs du changement enfance-adolescence, mentionnons les plus fréquemment relevés :

- Les tâches ménagères : autant l'enfant y participe, autant, après 12 ans, divers arguments (l'école notamment) justifient l'abandon des exigences parentales sur ce plan. Il s'agit là encore de coopération dans l'usage de l'espace domestique. Bien que les filles participent beaucoup plus tard et plus activement que les garçons, le "relâchement" des exigences se retrouve vis-à-vis des deux sexes, comme si cet espace était devenu celui des parents uniquement, et particulièrement de la femme, et qu'elle doive, comme après la naissance, assurer la maintenance d'organismes qui, pour un temps, ne lui en manifestent guère de reconnaissance.

- Les jeux : la disparition des jeux enfantins semble une frontière très nette entre adolescents autour de 14, 15 ans notamment, bien qu'une reprise ait lieu plus tard sous forme de jeux plus "adultes" (dans les cafés, ou "pour de l'argent" etc...). Là encore, une émergence à la Personne semble se manifester d'abord par un vide, un blanc, une négation absolue du passé sans que d'autres activités soient investies. La rupture concerne aussi les jeux avec les parents, qui étaient loin d'exister dans toutes les familles cependant.

Ces deux indicateurs semblent marquer des frontières assez nettes entre l'enfance et l'adolescence. D'autres, bien que répertoriés dans notre observation, se prêtent moins à une systématisation.

Ainsi nombre de parents signalent l'apparition chez leurs enfants d'une nouvelle langue. Autant ils acceptent de s'adapter à des idiomes propres au parler populaire "jeune" (la meule, un cuir etc...) autant ils veulent maintenir leurs exigences sur la "correction" du discours : pas de grossièretés ou de jurons. La frontière reste cependant très variable selon les milieux comme pour tous les indicateurs déjà évoqués mais il est intéressant de relever le monopole du juron que prétendent ainsi s'octroyer les adultes, censés connaître tous les enjeux sexuels implicites à certains jurons.

- "Bof, si ça lui plaît dire le bahut, va au bahut, ça me dérange pas. Tant que c'est pas vulgaire ou grossier. Quand il y a des grossièretés comme "va te faire enculer" par exemple, j'accepte pas quand même, je leur fais la réprimande". (famille n°1).

- L'argent de poche ou plus généralement la négociation des moyens de subsistance (ex : pension versée si on travaille, prise en charge de certains secteurs de dépense seulement etc...). Aucun changement de règle systématique n'a pu être établi. Contrairement à ce que nous pensions, le versement d'une somme fixe par semaine semble plus souvent adopté pour des adolescents de 12-15 ans mais, au-delà, on passe plutôt à un versement selon les besoins (qui ont beaucoup augmenté avec l'extension des relations sociales : fumer, jouer, boire un pot, acheter des disques etc...).

- L'entrée au collège puis la mise au travail représente deux seuils souvent évoqués par les parents et par les adolescents : mais, contrairement aussi à nos présupposés, ces seuils n'interviennent dans la scansion du cycle de vie de l'adolescent qu'à titre d'explications secondaires. La mise en ordre de la maturation ne s'y réfère que par un détour conceptuel pour les parents comme pour les adolescents. Cette question demanderait à être examinée plus systématiquement par rapport aux matériaux recueillis mais elle pourrait être cohérente avec la stratégie de continuité élaborée par les parents (pas d'événements-seuils) et de naturalisation des caractères (pas de changement déterminé par l'extérieur ou les rapports sociaux), de même qu'avec celle des adolescents organisant difficilement leur propre histoire et penchant pour l'auto-engendrement.

- Les moyens de transport : nous avons signalé cette frontière entre enfants et adolescents mais d'une part, elle ne dure pas longtemps, quelques adolescents seulement restant "mordus de meule" jusqu'à 18 ans et, d'autre part, les difficultés financières des familles tendent à généraliser l'usage du bus. Mais l'im-

portance de l'accession à la voiture à partir de 18 ans ne se dément pas et reste un emblème d'existence sociale indépendante qui attire tous les adolescents, et qui explique leur désaffection rapide pour le vélomoteur. Jusqu'à 16 ans, on cherche encore à se distinguer des enfants, par la suite, on attend surtout avec impatience la prochaine étape, la voiture. Le coût élevé que peut représenter la voiture repousse cette étape mais la rend d'autant plus prestigieuse : il suppose souvent une négociation avec les parents, très révélatrice de la communication intrafamiliale.

- Enfin, les relations de famille (large : grands-parents, oncles, tantes) nous semblaient devoir connaître une éclipse pendant l'adolescence. Or, aucune frontière nette ou variation systématique ne semble se dégager des premières investigations.

- D'autres indicateurs n'ont pas été pris en compte mais pourraient être révélateurs de la personnalisation elle-même, comme la recherche d'une signature personnelle chez l'adolescent, ou de l'évolution des interdits et de la reconnaissance de l'émergence de la Personne (fumer, boire).

*

CHAPITRE 2 : NORMES DIFFERENCIEES DE L'ADOLESCENCE DANS
L'ILOT

21. Problèmes méthodologiques : rapports de génération
et espace micro-social

La construction de l'adolescence et son traitement au sein du milieu familial ne sauraient rendre compte à eux seuls des rapports de génération au sein d'un îlot. Si jusqu'ici nous avons essayé de dégager les principes, les enjeux et les indicateurs du saut qu'est l'adolescence, notre approche a pu laisser croire que tout se déroulait au sein de la famille comme microcosme central de la socialisation et que toutes les familles se ressemblaient dans leur réorganisation de la communication à cette période de leur vie. Il n'en est rien et le "niveau" d'interaction que nous avons établi (la famille) doit être étendu, dans le cas de cette recherche, à l'étude de la construction réciproque de l'adolescence que réalisent ces acteurs caractérisés par leur appartenance au même espace de cohabitation.

Il ne servirait à rien en effet d'identifier des variations culturelles entre diverses catégories socio-professionnelles quant à l'adolescence, sans mesurer que ces catégories n'existent que relativement les unes par rapport aux autres. L'espace de cohabitation, ici délimité par l'îlot, crée les conditions d'organisation d'un mode de communication où l'on se classe réciproquement. C'est donc une situation que nous étudions dans laquelle s'actualisent des principes de relations sociales (classes et générations notamment) et non un schéma a priori de ces classes sociales que nous observons à l'oeuvre. Nous insistons sur la relation, sur la commu-

nication comme structurant les identités des uns et des autres et non l'inverse. Disons-le, malgré tout, la reconstitution du mode de communication de cet espace micro-social reste à faire et sera l'objet de travaux ultérieurs. Nous en resterons donc strictement à l'approche, souvent descriptive, et non construite, par le biais des rapports de génération.

"Pour savoir comment s'y découpent les générations, c'est-à-dire les classes d'âge, il faut connaître les lois spécifiques du fonctionnement du champ, les enjeux de lutte et les divisions que cette lutte opère" (1). Disant cela, Bourdieu n'entendait pas "champ" comme espace de cohabitation, mais malgré tout le principe qu'il établit semble réutilisable dans notre cas (2). Mais il signifiait par là que le sociologue donne la priorité à d'autres classements sociaux (les classes sociales) qui sont affectés plus ou moins par les rapports de génération. Nous estimons quant à nous que le mode de communication ne peut se déduire des catégories sociologiques "objectives" définies a priori mais qu'il faut les construire dans l'observation des processus interactionnels, ici, dans cet espace de cohabitation : "comment se font les classements réciproques ?" et non "quels sont les rapports entre les classes sociales (définies a priori par le sociologue) ?".

Mais nous sommes obligés, dans le cadre de cette recherche brève, de prendre ce jeu des classements, ce mode de communication à travers ce qui en apparaît dans les rapports entre générations. Nous partons, par nécessité pratique, des rapports entre générations pour voir comment ils signalent un mode de communication sans avoir pu pour l'instant reconstituer ce mode à partir d'autres éléments.

(1) Bourdieu, op. cit.

(2) Cf la notion de champ micro social chez Althabe.

Deux arguments contradictoires peuvent être invoqués pour justifier ou critiquer l'intérêt de ce point de départ :

- les rapports de génération peuvent-ils se cristalliser comme tels dans un contexte marqué par l'instabilité résidentielle ? Si les habitants changent souvent, comment des adolescents peuvent-ils se formaliser en groupe ?

On peut en effet supposer qu'un certain temps reste nécessaire à l'ajustement des relations entre adolescents et avec les adultes, au moins le temps nécessaire à éprouver la frontière, enfance-adolescence, obligeant tout l'ilot à admettre ou non comme adolescents ceux que l'on croyait enfants. La réorganisation de la communication se fait pour tout l'ilot, à condition qu'une durée minimale soit possible : or, seuls certaines jeunes ont passé ce seuil de l'adolescence dans ce quartier, ceux dont la mobilité résidentielle est moindre, pour des raisons diverses d'ailleurs. La constitution du groupe d'âge comme tel suppose un traitement du temps, qui nécessite une durée à la cohabitation, et le groupe d'âge s'organise avant tout autour de ces adolescents "stables" qui deviennent des personnages "publics" auxquels on peut se référer.

- les enfants ou plutôt le rapport parents-enfants ne représente-t-il pas un support essentiel des relations de voisinage ? Nombre d'observations semblent le confirmer, qui montrent que les mères jouent un rôle essentiel de structuration du champ résidentiel ("c'est une dame que j'ai rencontrée et qui habite dans la tour, on parlait d'enfants toujours parce que moi toujours quand je cause avec quelqu'un au départ, c'est des enfants" - famille n° 6). Conversations, entraides, circulations sont pour beaucoup provoquées par les enfants. D'une certaine façon,

ils sont les objets essentiels de la transaction (1), et la communauté de situation de parents permet souvent un échange plus facile, au-delà des clivages culturels. Ceux-ci pourtant ne manquent pas de réapparaître et les enfants deviennent aussi bien le support des conflits et des accusations les plus vives. Certains adolescents se retrouvent ainsi porteurs, (symptômes pourraient-on dire) de toute une histoire relationnelle entre familles.

Mais ne risque-t-on pas dans une telle démarche d'assimiler "les lois du vieillissement local" à ces rapports entre adultes et adolescents, bien vivants ?

Il faudrait en fait distinguer plusieurs niveaux descriptifs dans une analyse des rapports de générations dans l'espace micro-social :

- un rapport parents-enfants, des situations communes selon cette division. Cette paternité (sociale) autorise un certain rapport à l'ensemble de ceux qui ne possèdent pas cette qualité : au-delà de chaque famille, un ensemble parents et un ensemble non-parents peuvent-ils être identifiés ? Les classements réciproques et jugements entre modèles éducatifs relèvent de cette répartition : on juge en parent les autres parents ;

- un rapport anciens-nouveaux et/ou anciens-modernes qui organise le champ micro-social selon des lois de vieillissement spécifique : le temps est enjeu de classements selon deux modalités :

- . la durée d'installation (qui peut jouer positivement ou négativement) et la succession.

(1) Cf. Zorbaugh "Les enfants sont les seuls véritables voisins". Cité par Hannerz, Ulf - Explorer la ville, Paris, Ed. Minuit, 1983.

. la "mentalité" moderne ou traditionnelle, avec tout le flou que peut recouvrir cette distinction, ce qui permet tous les classements réciproques, à propos de tout. Le rapport à l'héritage rural est au centre de ces classements.

Ce deuxième niveau crée ainsi des "générations", spécifiques à l'îlot. Il entre ainsi en jeu dans les relations entre adolescents et plus jeunes ou plus âgés : les différences d'âge sont réinterprétées comme antériorité dans l'installation (d'où certaines prérogatives), comme succession à un groupe disparu comme tel ou comme déphasage vis-à-vis des normes de consommation et de comportement propres à la jeunesse et classées comme modernes ou désuètes.

Cette distinction s'avère être une nécessité découverte à la fin de cette enquête mais n'a pu être mise en oeuvre pour l'instant : nous nous attacherons ici surtout au premier plan d'analyse.

22. La confrontation des modèles éducatifs.

La difficulté à négocier la période adolescente et à réorganiser les rapports familiaux se trouve accentuée par le soutien que rencontre l'adolescent dans le groupe de pairs : aucun traitement de la situation ne se fait en vase clos. La famille n'a rien d'un système clos de ce point de vue et particulièrement à l'adolescence : mais dès la petite enfance, les pratiques éducatives des parents sont amenées à s'exposer en public, à travers des sorties, des parcours qui donnent lieu à des observations des uns et des autres, mais aussi à travers des discussions, entre parents ou entre enfants. La famille ne peut pas ignorer la mise en scène nécessaire

re de sa démarche éducative face aux pratiques d'autres parents.

La construction des positions réciproques se fait autour d'une norme qui s'élabore petit à petit : les enfants sont bien le prétexte à la plupart des relations dans l'îlot, ils sont aussi l'enjeu des classements les plus actifs. Les enfants trahissent très souvent les volontés de "réserve" affichées par les parents et expriment involontairement les modèles éducatifs parentaux. A partir de ces indices, de ces observations, chacun peut se situer à mi-chemin entre deux "fléaux", deux pôles : le laisser faire et le rejet autoritariste. La norme se construit négativement contre ces deux excès et certaines familles se voient ainsi mises en accusation. Toutes, à un moment ou à un autre, peuvent craindre ce retour des accusations, à partir de comportements mineurs de leurs enfants : le contrôle exercé sur les adolescents, et la mise en scène du modèle éducatif sont donc un enjeu important dans le positionnement au sein des micro-hiérarchies. L'autonomie revendiquée par les adolescents et l'impossibilité de les contrôler d'autant plus que les enfants sont alors des facteurs de risque.

Les familles accusées et placées explicitement en accusation, comme pôle négatif, et repoussoir, doivent elles-mêmes se défendre et élaborer leurs pratiques comme choix cohérents, en valorisant leurs modèles éducatifs.

Ainsi, le laisser-faire, souvent condamné par les autres parents ("quand je vois les enfants traîner là, c'est quand même malheureux" famille n° 13) a pu être induit dès l'installation, dans l'espace de cohabitation : une femme seule pour élever une famille nombreuse représente la combinaison idéalement faible pour se voir accusée par avance de laissez-faire. "Il y avait une petite mémé, elle connaissait ma mère parce qu'il y

avait longtemps qu'elle habitait là. Elle me dit bonjour et deux, trois jours après mon arrivée, elle me dit comme ça : "tu sais pas, ma pauvre, la catastrophe qui nous arrive, une femme seule avec 6 ou 7 gosses qui viennent de Bécherel ou je ne sais pas où, ça va encore être le bordel". Comme ça, sans me connaître. Je lui dis "je m'excuse mais la famille de 6 gosses c'est moi et je leur fiche la paix" (famille n° 6).

Cette accusation de laissez faire prend la forme d'une prédiction et s'apparente ainsi à une prophétie auto-réalisatrice, qui crée par elle-même une structure de communication qui va conduire à sa vérification.

Aussi l'histoire des choix éducatifs faits par cette mère montre ses oscillations pour bien faire, pour tenter de se conformer, mais aussi son échec final. Prévenue amicalement à son arrivée ("attention, ne laisse pas tes enfants sortir, il y a de drôles de jeunes dans ce quartier") et accusée par avance de faiblesse, elle a tenté de garder ses enfants à la maison. Mais, venant de la campagne, c'est devenu impossible de les tenir ("ils sont tout le temps en train de tourner en rond, ils sont tout le temps sur mon dos à faire des conneries, enfin non faut pas que je dise ça mais "qu'est-ce qu'on va faire" etc...?"). Elle les met quasiment dehors (surtout l'été !) pour être tranquille (ils ont 18 - 17 - 16 - 15 et 14 ans) mais l'aîné "fréquente quelqu'un qui ne fallait pas et, résultat, il passe au tribunal". Alors, elle les fait revenir à la maison et choisit plutôt d'accueillir leurs copains. L'appartement devient une véritable maison de jeunes, puisque cette mère organise même des sorties à la campagne, des soirées anniversaires etc... où il y a "jusqu'à 17 jeunes" chez elle. Mais les accusations de tapage pleuvent et une pétition les vise dans la tour. Elle montre alors à quel point elle est prise dans un dilemme impossible : envoyer ses

enfants et être accusée de laisser-faire ou accueillir leurs copains et être accusée de tapage ou de détournement. Elle a en effet admis la vie de groupe de ses enfants et la revendique et met en scène au contraire son rôle éducatif ("ils font même du canevas, avec mes filles") par opposition aux parents de certains qu'elle reçoit ("les gamins de la famille C. sont là, parce que les parents sont tout le temps en train de se disputer. Le grand, il leur dit "si tu rouspétais pas, si c'était pas la guerre, on demanderait pas mieux que de rester avec vous"). Le résumé de sa situation rend particulièrement injustes les accusations : "je suis rejetée parce que j'adore les enfants" (sic) : elle opère un retournement de l'accusation qui ne nie pas la situation réelle mais réhabilite son image personnelle.

Cette capacité de retournement est encore possible parce qu'elle peut aussi se distinguer aisément de la famille faisant l'unanimité contre elle dans l'îlot. Une mère de 2 enfants, divorcée, accueille beaucoup plus de jeunes qu'elle dans son appartement et surtout des jeunes autour de 20 ans étiquetés localement comme délinquants ou d'autres extérieurs à l'îlot, sortant de prison. Malgré son ancienne amitié pour cette femme et malgré le fait qu'elle soit décédée tragiquement peu avant, on peut encore l'accuser. "Là, au 4ème, je peux dire qu'il y a eu le bordel". Elle doit alors s'en distinguer en reconnaissant que l'accusation tendait à les assimiler "on disait ouais y'a encore le bordel au 8è (chez elle) alors que c'était au 4è. Bon automatiquement, il s'est arrivé que mes gamins en connaissaient, ils ont dit bonjour mais de là à fréquenter, non, ils ne les fréquentaient pas, ni rien".

La dénégation de l'accusation peut opérer ainsi selon quatre tactiques différentes :

- prolonger l'accusation de laisser-faire sur les plus stigmatisés et mettre en scène sa différence vis-à-vis d'eux.

- inverser la qualification des comportements condamnés : ce n'est plus du laissez-faire mais de l'accueil. On revendique alors son propre modèle éducatif.

- montrer l'accusation pour ce qu'elle est : un piège tendu délibérément dont on ne peut plus sortir, une position de bouc-émissaire trop facile, et jouer alors le thème de "la défense des opprimés" contre "le manipulateur méchant" (ici le gardien).

- relancer l'accusation sur l'autre pôle des excès condamnés en valorisant le dialogue avec les adolescents contre le rejet autoritariste.

Ce deuxième volet opposé des accusations visent des parents connus pour leur brutalité vis-à-vis des enfants et des adolescents, leur rigidité dans les exigences, leur refus d'admettre la moindre concession à l'émergence de la Personne chez l'adolescent. Cet autoritarisme aveugle est particulièrement condamné lorsqu'il se traduit par un rejet du foyer. "Elle m'a encore dit dernièrement, celle qui va avoir 18 ans, bientôt, elle prendra la porte. Je sais qu'elle attend que ça. Elle ne voit pas du tout l'avenir de ses enfants comme nous : ça travaille à 18 ans, ça prend la porte et ça se débrouille" (famille n° 1). Cette position va à l'encontre d'une volonté de tout faire pour préserver l'avenir de ses enfants, très répandue dans les milieux populaires contemporains, et qui se traduit dans une durée de cohabitation entre générations plus longue que dans des

groupes sociaux moyens ou aisés (1).

Plus généralement, cet autoritarisme provoque une coupure (qui se traduit parfois par les mêmes comportements adolescents qu'un laisser-faire : "on les voit traîner"). Cette coupure est jugée néfaste, pour les enfants : on glisse même rapidement à une accusation d'égoïsme parental vis-à-vis de ceux qui ne "font pas tout pour leurs enfants". Ce classement peut-être formulé de façon moins véhémente, mais montre malgré tout la prégnance de ce jugement réciproque : " Je trouve qu'il y a des parents qui n'élèvent pas leurs enfants comme moi. Et ça me gêne. Des fois ça me fait mal parce que les enfants sont un peu malheureux de ça. Ils ont pas assez de contact. Ils parlent pas avec leurs parents, y'a pas assez de relations. Par exemple, au-dessus, aussitôt qu'il y a quelque chose, avant de le montrer à sa mère, il va le montrer à moi" (famille n° 1).

Les deux pôles des dérèglements éducatifs (le laisser-faire et l'autoritarisme) nous semblent en réalité n'en faire qu'un : ils sont tous les deux le passage à la limite du modèle éducatif populaire traditionnel que l'on retrouve encore en vigueur. On pourrait le résumer par la formule "la mère trop bonne, le père trop dur".

(1) Cette durée de cohabitation assez longue entre générations existait depuis longtemps dans ces milieux populaires, où le départ du foyer parental ne se faisait qu'au moment du mariage, malgré une mise au travail précoce. Ce modèle se perpétue avec des motivations différentes puisque les parents sont amenés à subvenir aux besoins de leurs enfants sans travail, très tard. A une règle statutaire de succession, s'est substitué un principe éducatif de protection qui diffère une entrée dans la vie professionnelle très difficile.

Ce clivage des rôles parentaux entre les sexes se retrouve dans la plupart des familles mais est particulièrement accentué dans des milieux populaires où la famille est de type statutaire (la reproduction des places, des statuts et leur respect au-delà de la personnalité de chacun). C'est notamment le modèle qu'ont connu la plupart des parents rencontrés lorsqu'ils étaient eux-mêmes enfants. L'autorité du père, son intransigeance, voire sa brutalité sont toujours décrites en contrepoint de la mère travailleuse, soumise, qui temporise et détourne les exigences paternelles, et qui autorise bien des choses. Ce modèle commun a été reproduit tel quel par certaines familles : la plupart ont d'ailleurs éclaté (divorce) et la rigidité des rôles n'y était sans doute pas étrangère. Ainsi la mère de famille dont nous avons longuement évoqué la situation admet que son ex-mari était "aussi dur que mon père et j'avais toujours dit que je n'aurais jamais élevé mes enfants aussi dur que mon père". Le mari "trop dur" parti, ne reste plus que la mère "trop bonne" (qui l'admet d'ailleurs). Ce schéma se répète pour toutes les situations de famille monoparentales rencontrées, toujours avec des mères dans la mesure où les pères divorcés obtiennent rarement la garde des enfants.

Il importe aussi de souligner que la norme éducative locale, le modèle des relations parents-enfants qui condamne laisser-faire et autoritarisme obligent toutes les familles de ces milieux à inventer de nouvelles pratiques éducatives et surtout à dévaluer celles que les parents ont eux-mêmes connus comme enfants. Il nous semble qu'un des éléments de ce qu'on a appelé "l'acculturation urbaine" se met ici en place : dans ces rapports de génération, comme dans d'autres domaines, l'intégration sociale se paie du dénigrement de son propre héritage. Mais ce travail est toujours à refaire car on ne se débarrasse pas facilement de schémas familiaux aussi ancrés. Les familles qui étalent les dérèglements de

leurs pratiques éducatives sont alors dangereuses car elles réveillent ce passé qu'on essaye d'évacuer et elles sont en même temps utiles pour permettre aux autres de se distinguer et de mettre en scène de nouveaux rapports de génération. L'apologie du sens des places et de l'équilibre familial tend à clore l'unité domestique et à la présenter comme cohérente, au même titre que le récit des évolutions des adolescents. Mais ce sens des places lorsqu'il est poussé à la limite (division des rôles parentaux, statuts parent-enfant) conduit lui-même au dérèglement par incapacité à s'adapter. Il faut en effet s'adapter aux nouveaux modèles culturels imposés par la cohabitation, mais aussi aux transformations de l'adolescence, à l'émergence de la Personne, qui bouscule nécessairement les places établies.

23. Les "fréquentations"

Cette double déstabilisation, par la cohabitation et par l'émergence de l'adolescent, se condense au mieux dans la surveillance obsessionnelle des fréquentations. En premier lieu, quand un jeune fréquente un autre, il tisse un lien social dans l'espace de cohabitation qui met les familles en relation, malgré elles : leur stratégie de réserve, d'isolement est toujours battue en brèche par cette sociabilité adolescente et les familles ainsi connectées vont se classer, s'évaluer plus activement que d'autres. En s'engageant dans une relation, l'adolescent engage toute sa famille.

Mais en second lieu, il manifeste sa capacité autonome de choix social, sa capacité à sélectionner des proches, à constituer un univers relationnel qui lui soit propre. Il déstabilise du même coup les relations intra-familiales en expérimentant des espaces nouveaux,

de plus en plus indépendants du foyer familial. Un jeune qui en fréquente d'autres est déjà un jeune qui échappe à sa famille. Mais, enfin, sur un troisième plan, en s'aventurant hors du milieu familial, l'adolescent va trouver, dans ces fréquentations, le soutien à son affirmation sociale encore fragile : le seul fait de fréquenter manifeste son existence comme Personne, mais cette fréquentation va renforcer sa capacité à s'individualiser au sein de la famille. Le groupe adolescent devient une Personne, à partir de ces Personnes encore inexpérimentées que sont les adolescents individuellement.

On conçoit à travers ce triple enjeu, que les fréquentations polarisent les craintes des parents : elles semblent être une conséquence quasi naturelle d'une double proximité : en âge et en espace. Les récits des parents rencontrés insistent tous sur cette fatalité, cette spontanéité des rencontres provoquées par la cohabitation et par la communauté des âges. Alors que toutes leurs pratiques sont très distinctives et qu'elles visent à préserver l'intimité de chacun, par une socialisation hyper-ritualisée, hyper-formalisée, les adolescents semblent à l'opposé céder à une socialisation fusionnelle et s'agréger au premier venu du même âge. L'adolescent se voit ainsi contester ses capacités de sélection sociale : il reste soumis à des processus quasiment naturels, de grégarité ("ça se met ensemble"), comportement proche de celui du troupeau.

On comprend le rôle de cette mise en scène de l'incapacité sociale de l'adolescent, de sa tendance à coller à l'autre, lorsque les récits font état des risques d'amalgame provoqués par les fréquentations. Car on parle plus souvent des "mauvaises fréquentations". L'adolescent en constituant d'autres jeunes comme proches le fait sur ses propres bases, parfois très différentes de celles des parents. Celui qui est proche pour l'adolescent

ne l'est pas nécessairement pour ses parents, qui ne veulent surtout pas être associés malgré eux à des familles qu'ils jugent négativement. D'où la nécessité d'expliquer les "mauvaises fréquentations" par la faiblesse de jugement de l'adolescent (qui reste un enfant qui se laisse séduire par l'autre) et de dénier la proximité sociale souvent réelle que révèle ces fréquentations. Les adolescents semblent ainsi jouer un effet de "retour du refoulé" : les parents croyant s'être distingués à jamais d'un milieu populaire ou de certains de ses stigmates, voient "leur" adolescent s'associer spontanément avec ces mêmes milieux. C'est qu'en effet il n'a guère enregistré les distinguos subtils des parents et que la proximité culturelle qu'il constate avec certains autres jeunes l'attire immédiatement vers eux.

Le travail de maturation de l'adolescence lui permettra d'affiner ses capacités de classement et il jouera lui aussi le jeu des distinctions, sans cesse renouvelées d'ailleurs. Mais il n'empêche que sa définition de son univers relationnel renvoie plus souvent les parents à une quasi essence sociale, qu'ils croyaient avoir évacuée. L'adolescent dit en quelque sorte : "nous sommes toujours de ce monde-là" en voulant dire "voilà mon monde personnel" alors que les parents ont toujours proféré l'injonction : "nous ne sommes plus de ce monde parce que tu (le fils, la fille) nous en sortira définitivement".

C'est ici que se noue la déception du contrat de génération : la sortie du stigmate ne semblait possible définitivement que pour la génération suivante, ses enfants ; or ce sont eux qui, par leurs fréquentations, ravivent encore plus ce classement négatif.

Cette déception n'est pas générale mais elle est en germe dans les craintes vis-à-vis des fréquentations : il faut au moins que l'adolescent ne déroge pas à son

milieu, voire qu'il progresse (1). On opposera alors, dans les familles, l'aînée qui fréquente un fils de boucher, à la cadette à qui il a fallu interdire de voir les adolescents "du 4^e", cibles de toutes les craintes. Dans l'affirmation d'un nouvel univers relationnel qui lui soit propre, l'adolescent commet nécessairement des "impairs" et les réajustements se font conflictuels au sein de la famille. La tâche des parents consiste à détruire cette proximité "naturelle" des âges et des espaces pour obliger l'adolescent à mettre en oeuvre une capacité effective de classement social, de jugement. Ainsi les adolescents qui vont dans un lycée ou un collège extérieur au quartier se voient d'emblée coupés de possibilités relationnelles jugées dangereuses. Leur sociabilité se trouve segmentée. La sélection sociale se fait entre ceux qui vont reporter toutes les relations autour de l'école extérieure au quartier (sociabilité promotionnelle et sélective en général) et ceux qui vont privilégier le quartier (sociabilité stigmatisante et fusionnelle). Cette pression à la sélection opère ainsi par la mise à distance spatiale, mais aussi par mise à distance des âges : les parents appuieront alors le suivisme des plus jeunes vis-à-vis de leurs aînés de la même famille. On limite ainsi les effets des groupes homogènes en âge. Lorsque la sélection sociale a pu se faire en conformité avec les impératifs des parents, le regroupement par âge est toléré et même protégé par l'accueil au domicile familial.

24. Les classements par âge chez les adolescents

Les récits des parents cherchaient à dissoudre les seuils du passage à l'adolescence et à maintenir

(1) On conçoit là encore la charge auto-dépréciative associée à cette démarche éducative où l'on demande à l'adolescent de condamner le milieu dont il est issu. La socialisation ne réussit que par l'annulation de celui qui la met en oeuvre.

la cohérence d'une évolution malgré les ruptures. De même, face à une sociabilité strictement définie par le groupe d'âge, les parents tentaient d'y substituer un classement social limitant les risques des fréquentations. Le groupe d'âge adolescent, aussi informel soit-il, reste menaçant pour la position parentale et la définition des relations en termes d'âge ou de génération tend elle-même au déclassement de la génération plus ancienne (dans le contexte culturel contemporain, précisons-le).

A l'opposé, chez les adolescents, nous avons pu observer une véritable inflation des classements en termes d'âge, une tendance à systématiser les frontières d'âge. Les principes de différenciation entre tel ou tel groupe de l'ilot ne sont guère exprimables en termes culturels. Des anciens groupes d'enfants se sont ainsi dissous selon des clivages culturels très nets (les uns sortant tard le soir, allant en boîte, abandonnant l'école ; d'autres respectant des règles familiales plus strictes etc...) après 14 ans et pendant les années d'adolescence : mais toujours les différences sont expliquées comme différences de maturité. "Ils étaient trop jeunes", "Ils continuent à aller avec des gosses", "Ils ont l'esprit gamin".

Le rythme différencié des maturations tend ainsi à recouvrir les différences culturelles, le sens et la régularité "de classe" des divisions entre les groupes adolescents. A tel point que certains admettent que la personnalité n'est liée qu'à la fréquentation de plus jeunes ou de plus âgés : on se distingue, on se classe par les "proches" qu'on se crée, par les âges des camarades qu'on se choisit. Et l'on peut alors marquer sa maturation effective en changeant de groupe d'âge fréquenté : il ne peut être question de savoir si la fréquentation d'un groupe d'âge signale une maturation ou la crée :

les deux sont sans doute effectifs et l'on peut provoquer son propre changement par un changement de groupe.

"Regardez Lydia va avoir 14 ans, elle fréquente des gamines qui ont 18 et 19 ans, d'ailleurs elle est plus mûre que son âge. Mais à une époque c'était le contraire, elle fréquentait des gamines de 7 à 8 ans, plus bas que son âge", (famille n° 6).

"Je vois l'année dernière, quand il est là avec ses copains, une vraie mentalité de gosses, et quand l'année dernière on est allé avec mon frère aîné en vacances, et ma belle-soeur, c'était pas du tout le même genre, on voyait bien qu'il faisait plus que son âge, alors que là il fait 15 ans à tout casser" (à propos de son frère qui a 18 ans) (famille n° 13 - déjà citée -).

Ces quelques exemples signalent à quel point proximité d'âge et proximité sociale peuvent être mêlées : il ne saurait y avoir de délimitations chiffrées des frontières d'âge car il s'agit d'un enjeu social qui s'actualise dans un espace de cohabitation (introduisant ainsi une proximité spatiale). La formulation utilisée par les adolescents laisse apparaître leur insistance sur la rupture, au contraire de la démarche parentale. A chaque étape, on se présente comme radicalement neuf et c'est le propre de l'adolescence de manifester à l'extrême la capacité d'invention de nos origines que nous avons. Cette logique permanente de la distinction en âge, se soucie d'afficher les signes de la maturité à travers une sélection de ses relations notamment, n'est jamais plus fort que lorsqu'on débute dans sa "carrière d'adolescent". Et les plus jeunes seront ainsi amenés à "en rajouter" pour déclasser ceux à qui on pourrait les assimiler : on insiste alors sur leur mentalité de gosse, on les repousse, d'autant plus que les limites paraissent peu évidentes (âge physique par exemple).

La cohabitation difficile avec les plus jeunes ("les pré-ados") dans des équipements de quartier relève avant tout de ce passage à la limite de la frontière d'âge propre à une période d'expérimentation des capacités de classement. Après 18 ans, apparaît un certain détachement vis-à-vis de ces distinctions, dans la mesure où l'on possède les signes effectifs de la reconnaissance sociale, c'est-à-dire avant tout au sein du groupe, la voiture. A ce moment, les plus jeunes peuvent s'agglutiner et valoriser au contraire par leur présence le statut d'ainé. Après cette phase d'exacerbation des frontières de génération propre à l'adolescence, semble réapparaître une inscription dans la succession des générations caractéristique d'une prise en charge possible de l'autre, et par là d'une capacité sociale complète. Le rôle des aînés, dans ces milieux où les fratries restent nombreuses, va bien au-delà d'un ordre de succession mais comporte explicitement un volet de responsabilité vis-à-vis des autres frères et soeurs. Cela est particulièrement net dans les cultures maghrébines mais parmi les populations de culture française, les formes que prend cette responsabilité peuvent varier énormément.

Cette succession de générations proches commence seulement à se sédimenter historiquement dans des quartiers aussi récents. Les styles et exploits des aînés servent ainsi de référence aux jeunes, qui ont pris leur place et qui doivent l'inventer comme neuve, mais aussi aux parents qui ordonnent le "problème-jeunes" local en phases dramatiques et en phases plus calmes, en référence aux groupes qui se sont succédés.

Une cohorte (née la même année) dispose ainsi théoriquement de 4 à 5 ans pour faire sa place et s'auto-délimiter comme groupe d'âge consistant, à partir de traits distinctifs, d'expériences et de comportements

communs spécifiques. Mais le renouvellement de la population, socialement différencié, contribue à réduire considérablement ce temps hypothétique de "fermentation", et à spécifier le groupe culturellement. Mais, comme on l'a vu, le jeu des distinctions d'âge, interne au groupe, rend définitivement caduque toute référence à une cohorte objective : aussi assiste-t-on à une fragmentation incessante du groupe d'âge théorique, qui ne peut et ne veut en aucun cas apparaître comme groupe unique caractérisé par l'âge. Les affinités provisoires succèdent aux conflits les plus vifs où chacun disqualifie l'autre par son plus jeune âge, et modifie en conséquence son système de relations, en fréquentant d'autres jeunes qui sont censés être plus âgés dans la "mentalité". Ce groupe adolescent n'existe ainsi que fragmenté et divisé et son unité réside avant tout dans l'exacerbation des frontières d'âge communes à tous ses membres. La pression à la maturation, à la mise en scène publique des signes de cette maturation oblige chacun à tenir son rang et son rythme et à jouer de la distinction des âges à outrance.

Le groupe d'âge est ainsi constitué paradoxalement par cette réification commune des frontières d'âge, qui conduit à une fragmentation et à une redéfinition constante des relations affinitaires, au sein de la même zone d'interconnaissance. La représentation du groupe d'âge comme équivalent d'une classe d'âge des sociétés traditionnelles est ainsi totalement inadaptée à la description et à l'analyse du groupe d'âge en grand ensemble urbain.

Cette impossibilité structurelle à se stabiliser sous des formes quasi institutionnelles se comprend dans le contexte historique contemporain comme nous le verrons. Mais elle est accentuée par la pression parentale à la limitation du rôle du groupe de pairs et à l'évacuation

de sa dimension de groupe d'âge : l'unification culturelle potentielle de ces regroupements est combattue comme une contamination (1).

(1) La crainte des "mauvaises fréquentations" s'exprime très souvent dans les termes de l'épidémiologie, où la transmission des déviations opérerait avant tout par contact physique.

INTERVIEWS RÉALISÉES (1985)

Famille	Habitat	CSP	Nombre d'enfants	Interviewés parents	Interviewés adolescents	Sexe
n° 1	F5	Retraité employé Garde enfants	4	Père (imm.) Mère	18 ans 15 ans	(M) (M)
n° 2	F5	Techn. Supérieur Ss profession	2	Père Mère	18 ans 16 ans	(M) (F)
n° 3	F5	Ouvrier invalide Chômage	3	Père Mère		
n° 4	F5	Invalide	2	Mère (divorcée)	14 ans	(F)
n° 5	F5	Invalide	4	Mère (veuve)	17 ans 19 ans	(M) (M)
n° 6	F5	Chômage	6	Mère (divorcée)	18 ans	(M)
n° 7	F5	Invalide	4	Mère (divorcée)	19 ans	(M)
n°10	F5		5	(imm.)	19 ans 16 ans	(M) (M)
n°11	F4	Employé S.N.C.F.	3		19 ans 17 ans	(M) (M)
n°12	F5		3		19 ans 18 ans 16 ans	(M) (F) (M)
n°13	F5	Secrétaire armée	2 à charge		19 ans	(F)
n°14	F4	Chômage	3	(veuve)	17 ans	(M)
n°15	F5	Gardiennne prison	1	Mère		
n°16	F3		2 à charge	Mère	19 ans	(M)
				9 familles dont 3 couples	19 adolescents dont 4 filles pour 12 familles	
- A		Gardiens H.L.M.				
- B		Retraité électricien				
- C		Animateur				

CHAPITRE 3 - DES RAPPORTS DE GENERATIONS CONTEMPORAINS AUX "POLI- TIQUES DE LA JEUNESSE"

A partir de ces observations fragmentaires mais aussi d'une réflexion plus générale sur l'évolution contemporaine des formes du lien social, nous voudrions souligner quelques éléments d'analyse et soulever quelques problèmes d'orientations politiques.

1. La disparition des groupes d'âge que l'on rencontre dans les sociétés traditionnelles n'est pas récente mais les dernières institutions qui pouvaient encore marquer ces frontières tendent à disparaître (cf le rite des "classes"). Qui dit perte des groupes d'âge, dit perte d'un principe de réciprocité valable pour la société entière et non pour l'adolescence seulement : bien au-delà de la question de la socialisation que l'on associe souvent aux groupes adolescents, c'est l'ensemble des règles de division sociale et de contribution réciproque qui est renouvelé lorsque les générations ne sont plus un de leurs principes. Mais la disparition des principes organisateurs des relations entre générations, principes quasi institutionnels, ne signifie pas que les relations de génération n'ont plus aucune pertinence dans les rapports sociaux. Il nous semble au contraire qu'elles deviennent plus importantes précisément parce qu'on tend à la fois à institutionnaliser des différences d'âge sans proposer de réciprocité effective. Lorsque se fixent des rôles sociaux, les contributions de chacun à la société s'établissent dans une réciprocité généralisée non ordonnée à un critère d'évaluation unique. Ainsi le système des

classes d'âge permet à tous les âges d'apporter une contribution spécifique : si les Anciens prennent les décisions ultimes et constituent ainsi une domination politique, les contributions à l'économie, à la guerre etc... des autres classes d'âge sont spécifiques et reconnues comme telles.

2. Dans nos sociétés, tout se passe comme si un groupe d'âge unique tendait à s'appropriier le statut de Personne à part entière : les adultes mâles de 30 à 50 ans environ. La contribution spécifique de ce groupe d'âge à la société (productivité essentiellement) devient le seul critère d'évaluation de la Personne sociale. Avant, on est adolescent, jeune et on apprend mais cela n'est pas reconnu comme contribution équivalente au travail salarié. Après, on est à la retraite, de plus en plus tôt, et l'on n'a plus qu'à cultiver l'art d'être grand-père ou à se remettre aussi à apprendre, peu importe puisqu'on devient là aussi un zéro social. Le développement des prises en charge institutionnelles de cet avant et de cet après, le raffinement des découpages en tranches d'âge (pré-ado, ado, jeune ; 3è, 4è âge etc...) contribuent aussi à fixer ces populations dans un statut du type "en manque de", nécessitant un encadrement, une prise en charge particulière.

3. Lorsque le critère unique de définition de la Personne est devenu le travail productif et qu'on n'est en mesure d'en fournir qu'à un groupe d'âge de plus en plus restreint, on conçoit que les solidarités s'effritent, que les identités vacillent. La contribution de chaque groupe d'âge n'est pas établie : au contraire, la société va donner à certains avant pour qu'ils produisent mieux et après parce qu'ils ont bien produit. Mais qu'exige-t-elle de ces groupes assistés ? Rien.

La relève des générations devient dans un tel

contexte un enjeu de vie ou de mort sociale : il faut, pour exister socialement, pousser d'autres vers la vieillesse, dans une concurrence acharnée. La rhétorique de l'innovation, si abondante de nos jours, se suffit bientôt à elle-même, quelque en soit le contenu, pour prétendre disqualifier les contributions précédentes. Loin d'être un contrat de réciprocité où chaque génération contribue pour sa part à la société et assure ainsi pour chacun une éternité sociale dans l'autre, la relève des générations s'apparente plutôt actuellement à un jeu de pousse-pousse mortel.

4. C'est dans ce contexte que la prolongation de l'adolescence, observée par tous, doit être analysée. Cet allongement vaut comme extension de la gratuité, de la dispense de contribution et disqualifie socialement tout rôle potentiel de l'adolescence : cette période de la vie gagne sous des formes différenciées, tous les groupes sociaux, et pour les jeunes que nous avons observés la disqualification sociale est encore plus radicale et ne peut être traitée comme dilettantisme ou latence prolongée de potentialités qu'on pourra mettre en oeuvre au moment voulu, ce qui est le propre d'une adolescence bourgeoise. La communion apparente dans des univers culturels communs (1) ne doit pas faire oublier la trajectoire fort différente des destins sociaux.

La faillite des organisations de jeunesse (contrairement à l'avant 1968) montre bien que le rôle social dévolu aux adolescents n'est pas explicité, que leur contribution éventuelle n'est pas validée et qu'ils ne croient plus à une insertion dans un "dialogue des générations" où leurs pressions se feraient entendre. Préférant les appartenances brèves et fusionnelles (événements

(1) Au sein desquels les distinctions sociales réapparaissent nettement selon les clivages culturels d'origine.

collectifs divers) aux engagements clairs à long terme, les adolescents attendent seulement de ne plus l'être (adolescent) pour exister socialement, et enfin avoir des devoirs.

5. A travers les propositions sociales et politiques faites à la jeunesse, on peut observer que, malgré tout, le privilège du travail reste omniprésent sans qu'on s'interroge sur les ambiguïtés d'une telle réponse. La revendication essentielle qui s'y exprime de la part des jeunes est celle de la responsabilité, de l'utilité sociale et par là de la reconnaissance sociale, (d'où l'importance du milieu relationnel dans des insertions provisoires du type T.U.C.).

Mais tant qu'on ne validera comme contribution sociale que le seul travail salarié productif, on ne pourra résoudre le problème puisqu'il y aura de moins en moins de ce travail-là. Par contre, reconnaître aux jeunes non pas un droit à la formation mais un devoir de formation, c'est leur proposer un statut dans le cycle des générations, c'est leur accorder un statut social plein : mais cela se marque socialement, dans le contexte actuel, par un salaire. Celui qui n'est pas payé ou sous-payé, voit sa contribution socialement dévaluée : si l'on veut que la formation soit un devoir et une contribution reconnue, il faut la payer au même prix que le "travail". Sinon, elle n'est qu'une salle d'attente avant le véritable statut social.

Au-delà de la formation, l'extension des contributions sociales reconnues peut atteindre des activités "d'utilité publique", qu'elles soient d'assistance, de surveillance, ou qu'elles soient artistiques. La B.A. du boy-scout ou le spectacle du smurf dans la rue doivent aussi être admis comme contributions propres à ce groupe d'âge adolescent, institutionnalisées et valorisées comme

telles, voire même rétribuées. Là encore, accomplir un devoir, c'est-à-dire apporter une contribution, c'est manifester sa capacité à faire pour autrui et cela doit être reconnu à part entière.

6. C'est à partir de ce renouvellement des contributions reconnues que le groupe d'âge peut prendre une place sociale nouvelle. On l'a vu, il est certes un laboratoire d'expérimentation où l'on met en scène sa propre maturation : mais son instabilité structurelle atteint un tel degré qu'aucune expérimentation plus construite n'est possible, à moins qu'elle ne soit portée à bout de bras par des médiateurs adultes. Le rôle de ces derniers demeure essentiel mais se trouverait démultiplié s'ils pouvaient proposer des objectifs de mobilisation crédibles à ces groupes de jeunes (1). Malgré (et à cause de) l'instabilité de ces groupes, il conviendrait de réorienter les actions proposées (y compris les formations ou les stages) vers des groupes existants et non de maintenir comme principe d'intervention l'atomisation culturelle déjà proposée par l'école. On sait pourtant que école, formations, stages et emplois sont abandonnés bien souvent en cours de route par absence de soutien du collectif, par isolement culturel difficilement vécu.

7. Enfin, la concurrence entre générations, que l'on peut observer sur le marché du travail et dans toute la culture occidentale, n'est actuellement atténuée que grâce au pouvoir d'absorption de la famille : les solidarités inter-générations se maintiennent au sein de la famille, malgré des ruptures temporaires. Mais on risque d'une part de demander trop à cette famille selon

(1) Un certain nombre d'opérations de ce type ont eu lieu, semble-t-il, avec des groupes maghrébins à Marseille ou à Lyon.

les situations et d'autre part de maintenir un enfermement peu propice à l'accès à la responsabilité sociale ou à son expérimentation. Un certain nombre de mesures devraient ainsi pouvoir à la fois aider la famille à amortir les rigueurs de notre temps pour les jeunes, à renforcer la solidarité déjà existante et en même temps permettre aux jeunes de prendre plus facilement leur indépendance. Ces deux orientations peuvent sembler contradictoires mais elles prennent en compte les diversités culturelles (les modes de départ du foyer familial ne sont pas identiques dans tous les groupes sociaux) et les inévitables incertitudes d'une démarche d'indépendance qui se fait rarement d'une façon linéaire (départ du foyer souvent suivi de retours temporaires en cas de difficultés par exemple, départs à l'essai etc...). C'est avant tout la question du logement des jeunes qui est ainsi soulevée.

**

*

CHAPITRE 4 : L'AMBIVALENCE DES PRATIQUES SPATIALES ADOLESCENTES (Jeunes et Equipements).

La question du rapport qu'entretiennent les adolescents à l'espace doit prendre en compte tous les espaces qualifiés fréquentés par eux, sans se polariser sur les équipements dès le départ. La plus grande partie de leur temps de vie se déroule dans l'espace de l'autre, parents ou administration scolaire. Les possibilités d'aménagement de sa chambre sont déjà des indicateurs intéressants des rapports d'affirmation d'une capacité sociale au sein même de l'espace parental. Mais l'observation des adolescents de milieux populaires permet de conclure rapidement que, malgré toute la liberté d'aménagement d'appropriation accordée, l'espace familial reste l'espace parental. On peut s'y donner rendez-vous avec des copains, on peut l'utiliser avec plaisir lorsque les parents sont absents, mais on y reste les enfants de la famille alors qu'ailleurs on peut espérer devenir des jeunes, sans lien de dépendance.

Cette recherche de relations sociales égalitaires se réalise avant tout dans le groupe, plus ou moins large, non contradictoire avec des affinités privilégiées (les tandems). L'expérience du groupe permet avant tout de mettre en oeuvre ses propres capacités de classement, d'organisation du monde : cela suppose aussi de se définir par le choix des copains, de copines et de s'opposer ainsi implicitement à d'autres. Le jeu des divisions permanentes, ruptures-réconciliations, devient bien souvent le centre d'intérêt principal de la vie relationnelle des adolescents : ce jeu est nécessairement incessant, facteur d'instabilité, créateur d'expériences où se constitue pour un jeune son propre sens du social, sa capacité de jugement (des autres, des situations) et sa propre définition par là-même.

Cette expérimentation des frontières sociales ne se fait pas d'un seul coup : on constitue des tandems ou des petits groupes qui, ensemble, provisoirement soudés, vont affronter le monde extérieur. Cette confrontation aboutit généralement à des recompositions qui peuvent diviser le groupe originel.

41. Se retrouver : les lieux de rendez-vous.

L'usage des espaces doit se comprendre dans le cadre de ces différentes zones d'appropriation du monde social qu'effectue le groupe adolescent. De ce point de vue, les lieux de rendez-vous sont essentiels à repérer car ils sont au carrefour d'un possible repli sur un "chez-soi" et/ou d'une expérimentation plus large d'espaces nouveaux. A chaque trajet effectué par l'adolescent, apparaît la nécessité de s'assurer le soutien des uns ou des autres, de reconnaître de nouveaux territoires avec des copains et par là de neutraliser l'incertitude tout en espérant élargir son champ de relation.

Chez tous les adolescents que nous avons observés, différentes tactiques de rendez-vous existent qui garantissent plus ou moins bien de trouver quelqu'un et de trouver la bonne personne. Ainsi, très rarement, les jeunes s'aventurent-ils seuls vers un équipement, ou en ville : différents seuils sont possibles où s'offre l'opportunité de rencontres spécifiques.

a) on peut se donner rendez-vous l'un chez l'autre. Au-delà de 2, cela devient difficile, et cela dépend des relations avec les parents. Mais cela suppose de s'être donné rendez-vous la veille, sinon on ne sait pas qui va chez qui. De plus, cela restreint le groupe à des habitués, à des affinités régulières : on peut rarement en rester là, à deux, dans le domicile des parents. Mais

c'est malgré tout un point de départ possible pour d'autres rendez-vous ;

b) on peut se servir du bas-des-tours ou d'immeubles ou de certains espaces dans le lieu d'habitation (des bancs, un arbre, un parking, etc.) : on entre alors dans une zone d'incertitude. Qui va être présent ? Peut-être pas ceux avec qui on se reconnaît. Le bas de tour est déjà un lieu public en ce qu'il oblige à une transaction avec des étrangers. Même s'il s'agit d'autres adolescents, on peut ainsi être amené à côtoyer des jeunes de milieux différents, ou d'autres avec qui on s'est fâché, etc. Donc une certaine incertitude, mais un avantage : on a l'espoir de trouver facilement quelqu'un que l'on connaît (même s'il est indésirable et si cela ne va pas plus loin) car c'est un point de passage obligé ou un point de guet favorable. Certains jeunes se garantissent la possibilité de se retrouver en descendant régulièrement à 10 heures pour le courrier, ou à 13 h. 30, après les repas par exemple. Certaines heures sont ainsi instituées comme rendez-vous réguliers ;

c) on peut se donner rendez-vous dans un bar : certains fréquentent un bar de la Zup, mais souvent y vont déjà à 2 ou 3. Mais c'est un endroit où l'on est sûr de trouver quelqu'un de connaissance et cela compte quand il s'agit de tuer le temps. Les jeux font l'essentiel de l'activité (beaucoup plus que la discussion) mais le coût de ce passe-temps devient prohibitif et l'on doit se limiter. La fréquentation du café marque un seuil parmi les adolescents entre les moins de 16 ans et les plus âgés. Le café représente en fait un lieu d'hommes adultes et le fréquenter, c'est déjà s'intégrer à cet univers.

Le choix d'un café est aussi l'occasion de marquer socialement son groupe d'appartenance. Des jeunes lycéens

rencontrés lors de cette enquête et habitant les mêmes immeubles, vont plutôt se retrouver dans des cafés proches de leur lycée : ils s'y créeront réellement une "niche" (favorisée par les dispositions des lieux en "niches") tout en étant dans un lieu public, ouvert. La sélection du café prend parfois du temps mais l'habitude une fois prise (on est un habitué), on fait connaissance avec d'autres habitués et le groupe peut intégrer des éléments non lycéens par exemple, mais toujours de même âge.

Un autre groupe fréquente un café hors du quartier, mais pas très éloigné, surtout le samedi (après-midi et soir), parfois les autres soirs. Ce sont des jeunes qui travaillent, qui ont autour de 20 ans : bien qu'originaires du même quartier (de la même tour), ils se retrouvent là-bas, sans avoir à se donner rendez-vous, et petit à petit ils ont fait connaissance avec d'autres. C'est là qu'ils "préparent" leur sortie en boîte.

Dans les deux cas, il importe de souligner l'extériorité du café par rapport au quartier, pour des groupes dont les caractéristiques culturelles les poussent à se démarquer d'un espace d'habitation dévalué ;

- d) on peut se donner rendez-vous dans les petits équipements proches des lieux d'habitation : on est sûr d'y trouver des jeunes de son âge, mais aussi d'y être obligé de cohabiter avec plusieurs sous-groupes. Ainsi dans plusieurs de ces locaux, on doit cohabiter avec des plus jeunes, à un âge où l'on tente de se démarquer nettement de l'enfance. Le local devient aussi rapidement la propriété de quelques habitués et ainsi on a pu voir des groupes "d'ados" abandonner les lieux à d'autres, ou d'autres jeunes attendre d'être à plusieurs pour aller dans

un autre équipement (d'où l'importance des rendez-vous intermédiaires). Autre problème d'importance : ces locaux ne sont pas ouverts en permanence et parfois même sans régularité. Ce ne sont donc pas des lieux de rendez-vous fiables pour tous les moments, notamment le matin pour les inactifs, le soir ou le week-end. On peut s'y déplacer et le trouver fermé. Ou au contraire passer en le croyant fermé, le voir ouvert mais n'y trouver personne. Une expression souvent employée par les jeunes, pour ces équipements comme pour les autres lieux de rendez-vous, c'est "Y'a personne, comme ça se fait ?", quand bien même on y rencontre un animateur ou trois copains. Cette remarque souligne la double attente implicite qu'il y a dans ces lieux de rencontre :

- 1) on peut dire qu'"il n'y a personne" parce qu'on attend la foule, le grand groupe, l'animation propre à un lieu public, la diversité des cultures, etc. On regrette alors de se retrouver "toujours avec les mêmes", une déception souvent exprimée par certains ;
- 2) mais on peut employer la même expression pour signifier "il n'y a pas là ceux que j'attendais, c'est-à-dire des proches" : on est alors déçu par la diversité culturelle, on ne prête pas attention au fait qu'il y a peut-être beaucoup de monde, mais il n'y a pas ceux que l'on cherche, ceux avec qui on se sentirait "entre-nous".

Les pratiques spatiales des adolescents sont structurées comme autant de parcours entre lieux de rencontre (de rendez-vous) où l'on cherche à la fois la reconnaissance du même (les proches) et la découverte du différent (enfin un événement, une rupture dans la monotonie !). A chaque point de rendez-vous, pour le groupe ainsi constitué dans la si-

tuation ponctuelle, le choix s'offre entre d'une part, une utilisation du lieu comme espace de reconnaissance, territoire d'une identité (temporaire), installation, repli dans une "niche" et d'autre part, célébration de la rencontre, de la diversité qu'elle permet, ou départ vers de nouveaux espaces pour expérimenter une diversité supplémentaire, quitte à rompre l'unité fictive à l'origine de cette pérégrination.

Toute la situation adolescente oscille entre ces deux pôles et bon nombre des conversations dans le groupe relèvent de ce débat : où aller maintenant ou que faire ensemble ? C'est tout l'état du groupe qui est en cause dans la mesure où il doit assurer une certaine homogénéité sécurisante, avec une relative stabilité des rôles en son sein, mais à condition de préserver une certaine diversité, une découverte de l'altérité, qui lui permettra de se constituer comme groupe en s'opposant à d'autres ou qui l'obligera à éclater et à se recomposer sous la pression des nouvelles rencontres qu'il fera. Le groupe, pour exister (et par là chaque adolescent), a tout autant besoin de se replier pour s'affirmer et cultiver son réseau interne que de s'affronter à l'extérieur, d'expérimenter de nouvelles frontières sociales. Il ne peut faire l'un sans l'autre : s'il se replie trop, c'est l'ennui, la fixation à une identité insatisfaisante ; s'il s'aventure trop, c'est la dislocation, la confrontation brutale à des réalités et des classements sociaux qui s'imposent et vous marquent à nouveau dans une identité (c'est alors l'expérience amère du retour).

La tension entre ces deux pôles est inévitable et structurelle : elle est particulièrement vive à l'adolescence et explique l'instabilité des pratiques spatiales des jeunes. Il faut sans cesse relancer la dynamique, car la déception affleure très vite. Dans cette quête d'identité, dont on a tant dit qu'elle était caractéristique de l'adolescence,

les expériences se marquent dans les choix d'espaces de compromis, toujours temporaires.

Quelles sont les propriétés de chaque pôle de cette ambivalence des pratiques spatiales, entre "être chez soi" et "être ailleurs" ?

42. Etre chez soi.

Etre chez soi n'est jamais réductible chez l'adolescent à une dimension individuelle : il s'agit au contraire de constituer à quelques-uns un compromis où l'on projette sur un espace construit ce que l'on considère comme ses propriétés culturelles et où l'on reçoit en retour une confirmation de cette existence sociale. L'opération peut très bien se réaliser dans des cadres bâtis dont on ne modifie pas les propriétés architecturales ni le mobilier. Dans un café, on parvient à clôturer son espace en utilisant les propriétés du mobilier, certes, mais toujours de façon temporaire. (On se met dans un coin, on regroupe des chaises, etc.). La capacité à produire de l'intimité pose plus de problèmes sociaux que de problèmes techniques : dans la mesure où le compromis social conjoncturel peut se stabiliser dans une image propre du groupe qui traite et neutralise les diversités internes, alors le groupe se constitue comme intérieur, comme Personne (1), quelques soient les contraintes de l'espace de réalisation.

L'important pour le groupe de jeunes, n'est pas un certain mobilier, un certain confort, mais avant tout la possibilité de créer une zone de "franc-parler". Se sentir bien

(1) Cf. La théorie de la médiation de Jean GAGNEPAIN; Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines. (t. 1 du Signe, de l'Outil), Paris, Pergamon Press, 1982. (t. 2 de la Personne, de la Norme) à paraître.

dans un groupe, c'est pouvoir parler de ce qu'on veut, enchaîner les sujets de conversation sans objectifs, utiliser une langue proche, souvent différente de celle des adultes, sans autorité, sans surveillance apparente. Parler, c'est l'activité essentielle des relations de groupe : pour cela, des conditions minimales sont nécessaires, mais un banc peut suffire. Pourtant, pour un groupe qui commence à se stabiliser, un support à la conversation s'avère nécessaire qui permette de la relancer ou de l'interrompre pour une activité commune tout aussi ritualisée : ainsi, les jeux (de cartes, de dés, etc.) sont dans les équipements comme dans les cafés, des supports très fréquents.

Autant le jeu semble rejeté vers 15 ans comme pour marquer nettement la frontière avec l'enfance, autant il réapparaît plus tard comme forme d'une sociabilité adulte codifiée, intégrée, permettant de négocier des ouvertures relationnelles avec des inconnus.

Mais les activités comme le "baby", le ping-pong, permettent d'éviter une confrontation permanente basée uniquement sur la conversation : bien des règlements de compte pacifiques se passent dans ces jeux, qui transforment l'état du groupe tout en évitant d'en parler ouvertement. C'est aussi l'occasion de mini-événements au sein du groupe : on peut en parler avant, après, les mettre en scène. On est au moins assuré d'avoir fait quelque chose, d'avoir vécu un événement. C'est ainsi une façon de détourner l'ennui qui peut naître du face-à-face permanent, de la trop grande proximité culturelle : on relance les rivalités, les divisions en les jouant au sein du groupe. Une certaine diversité interne au groupe doit pouvoir demeurer pour que le groupe trouve un intérêt à sa vie commune : être totalement "chez soi" sans travailler à le construire, c'est s'enfermer "entre-nous" et s'enluyer à coup sûr. C'est pourtant cette tendance qu'on relève souvent dans les équipements et qui conduit à l'éjection des

groupes moins consistants ou plus marqués par un écart vis-à-vis de la norme locale.

Ce mouvement de repli, de "nidification" est une composante essentielle de l'expérience du groupe et en même temps porte en lui les germes de la sclérose du groupe s'il est poussé à son terme. La diversité tolérable dans un espace de cohabitation dépend alors de ceux qui garantissent l'unité du groupe ou du lieu : soit les leaders "naturels" du milieu, soit le responsable institutionnel de l'équipement (le problème est le même pour un café). En ce sens, le rôle d'un adulte s'avère décisif car le groupe adolescent tend à jouer à fond aussi bien les conflits que les accords : un médiateur institutionnel permet sans doute de gérer cette diversité, voire même de la provoquer, dans certaines limites. Mais l'investissement personnel requis est très grand car les adolescents admettent bien souvent leur incapacité à gérer leurs groupes seuls dans un espace commun et sont très demandeurs vis-à-vis de l'adulte. Ils refuseront en même temps de se voir imposer les formes particulières de l'"entre-nous" qu'ils veulent constituer, pour préserver cet espace de franc-parler déjà évoqué. Là encore ambivalence dans une demande d'un référent adulte qui préserve l'autonomie du groupe.

Si l'importance de l'adulte référent (qu'il soit éducateur ou patron de bar - "le patron est sympa") apparaît pour gérer un espace qui reste toujours de cohabitation (même si la diversité est restreinte), les particularités du cadre bâti et du mobilier vont tendre à favoriser plus ou moins la "nidification" et/ou la diversité.

La possibilité de s'identifier à un lieu dépend de ce qu'il renvoie comme image personnelle : de ce point de vue, la rénovation d'un local a joué un rôle favorable à la structuration du groupe (d'autant que les jeunes y ont par-

ticipé activement). A l'opposé, de nombreux locaux (FG4, Suède) se caractérisent par une certaine dégradation qui n'est pas sans renvoyer l'image de la destruction, de la violence, de la destruction sociale. Les habitudes prises de ne pas faire attention au mobilier laissent apparaître l'extériorité à un espace : on n'y a rien investi de soi, pourquoi l'entretenir ? Cette dégradation du cadre bâti semble associée à tel point à "équipement collectif" que l'on peut entendre des visiteurs d'un nouvel équipement déclarer : "c'est bien mais c'est dommage, ça ne va pas rester propre longtemps". Cette fatalité de la destruction liée à la cohabitation ne peut que favoriser la dégradation elle-même. Elle rejoint l'idée que pour les milieux "défavorisés", des locaux "défavorisés", c'est ce qu'on peut faire de mieux, que rien ne sert d'investir dans des équipements qui inévitablement ressembleront à ces populations et à leur (sous-) culture, où la propreté, l'hygiène et l'ordre sont soi-disant absents. L'état des locaux (et l'évolution des dégradations) est en tout cas un indicateur très sûr de l'état des relations sociales au sein de l'équipement.

La volonté de favoriser l'installation des groupes de jeunes dans un local doit se traduire dans une vigilance de tous les instants, vis-à-vis du cadre bâti et du mobilier, pour que tout soit réparé immédiatement et que le local renvoie à un groupe autre chose qu'une image cassée, mais aussi et surtout pour interroger ces symptômes de l'état du lien social.

Mais la possibilité pour un groupe de jeunes de créer sa niche dans un espace construit dépend aussi du volume disponible, de la répartition différenciée ou non. La cohabitation sera sans aucun doute plus difficile dans un espace réduit, sans cloisonnement aucun. Le maintien d'une certaine diversité dans le groupe, nécessaire à son dynamisme, suppose aussi la possibilité de se replier, de varier les activi-

tés : si l'essentiel du problème est social, des dispositions spatiales spécifiques peuvent malgré tout lui fixer des contraintes insurmontables. La taille réduite des locaux du bas-de-tour en général limite à coup sûr la diversité possible : même lorsqu'une répartition dans le temps a été tentée entre groupes très différents (ex. local servant aux adultes à certains moments) le conflit s'est rapidement développé et le local a été saccagé. La cohabitation n'est pas le brassage : pour qu'il y ait échange, il faut qu'il y ait possibilité de s'approprier, de se définir un propre.

43. Etre ailleurs.

A un certain moment du cycle de vie, l'enfant s'autorise et est autorisé à expérimenter un espace propre indépendant du réseau école-famille et de l'environnement immédiat des lieux d'habitation. L'entrée au collège a souvent représenté l'occasion d'un élargissement du champ de connaissances ; l'acquisition (ou l'usage) d'un vélomoteur donne une autonomie de circulation nouvelle, vécue intensément par le jeune, comme pouvoir sur un territoire plus vaste. Mais ces conditions n'ont d'effet que dans la mesure où le modèle éducatif parental admet cette évolution vers l'usage d'espace hors des zones de surveillance parentales ou institutionnelles : l'enjeu des sorties le soir, c'est à la fois l'affirmation d'un temps propre hors famille et hors institution et celui d'un espace propre dans des lieux plus ou moins publics.

Les exemples de circulation que nous donnions à propos de ces lieux de rendez-vous montraient déjà que ces espaces accessibles à l'adolescent ne sont plus ceux de l'enfance mais relèvent du statut adulte et qu'ils ne sont plus liés à l'habitation mais à un milieu urbain plus vaste, où d'autres statuts se manifestent. Dans cette conquête pro-

gressive de nouveaux espaces, l'adolescent cherche à s'inventer un nouveau statut, hors de celui qu'on lui assigne (enfant, élève, etc.). Ce pôle, opposé à la niche, en est pourtant indissociable. Le groupe lui-même ne remplit son rôle que s'il assure une sécurité dans la confrontation à un ailleurs, sinon il se replie et meurt d'ennui. Selon le dynamisme interne au groupe, on pourra avoir des jeunes qui parviennent à vivre cette double volonté au sein d'un local unique proche de leur lieu d'habitation ou au contraire des jeunes qui n'arrêtent pas de courir après l'événement, le nouveau, la rencontre imprévue, le statut social neuf et qui vont errer de local en local, de boîte en boîte, de café en café, etc., ou seulement de bus en bus. Cette dimension de la vadrouille que nous avons déjà évoquée ailleurs (1) n'est que le passage à la limite de la recherche de transformation de soi et de confrontation sociale qui s'exprime dans le souhait d'"être ailleurs".

Déjà, le moindre lieu de rendez-vous met en marche ce processus : car on y cherche la rencontre, à la fois des mêmes mais aussi des différents. Tout plutôt que d'être seul : on supporte alors des rencontres imprévues, des compagnies pénibles mais au moins il se passe quelque chose. En allant dans ces lieux publics, on est assuré de rencontrer quelqu'un. C'est cela qui valorise certains lieux publics où il y a toujours du monde. On y est confronté à l'étranger, certes, mais en même temps on peut y vivre des événements, y croiser des gens, tout en gardant son anonymat. Il faut à la fois sortir de l'isolement et de la routine. Pour les adolescents, l'avantage du groupe est alors bien utile, confrontés qu'ils sont à cette diversité culturelle qu'ils ne peuvent guère traiter. Pour chaque lieu de rendez-vous public où la diversité est de plus en plus grande, on fait appel à un regroupement minimal. On peut aller au bar à deux,

(1) Cf. "Les jeunes-du-bas-des-tours", L.A.R.E.S.-RELAIS, 1982.

on ne va pas en boîte à moins de trois. Dans le rapport aux équipements, se joue la même dynamique : on craint de "retrouver toujours les mêmes" et de nombreuses boums échouent pour cela. Pour les boîtes, comme pour les boums, où la rencontre des sexes est en jeu, la diversité extrême est souhaitable pour permettre de croire au brouillage des classements. La moindre bome sur le quartier doit s'assurer d'une ouverture sur l'extérieur sous peine de voir se répéter sans fin des scénarii éculés entre jeunes qui "se connaissent par coeur". Mais les jeunes qui gagnent une certaine assurance personnelle se doivent de sortir du cercle restreint des boums pour aller en boîte et l'incapacité de certains à sortir du milieu local est significative d'un enfermement dans le groupe protecteur. Ainsi une des raisons essentielles de l'attrait du nouvel équipement récemment ouvert, pour certains jeunes, réside sans aucun doute dans la possibilité offerte de fréquenter un lieu public à vocation urbaine et non seulement un équipement de quartier.

44. Quel traitement spatial de l'ambivalence ?

Dans cette volonté d'être chez soi et d'être ailleurs à la fois, dans cette tension spatiale, s'exprime la tension culturelle d'une identité en construction. Il s'agit d'être mêmes et différents à la fois et cette ambivalence imprègne toutes les pratiques adolescentes : comment garder une cohésion personnelle dans un contexte de transformations tous azimuts ?

Cette mutation où l'adolescent possède des capacités sociales complètes mais doit les exercer "à blanc", rend compte aussi de l'ambivalence qu'on retrouve dans le rapport à l'adulte dans les équipements : être autonomes mais avoir un référent. Pour tester, éprouver ses capacités sociales,

l'adolescent a besoin d'un soutien que lui fournit avant tout le groupe mais aussi certains adultes. Le rôle de l'adulte dans la gestion de la cohabitation dans un espace doit permettre de transformer les pôles des pratiques spatiales des adolescents pour éviter les passages à la limite : de l'alternative entre espaces de repli et espaces d'errance, on pourrait sans doute passer à une tension entre espaces de maturation et espaces d'expérimentation, sans pour autant tomber dans un volontarisme éducatif aveugle. S'il y a nécessité pour les jeunes de se constituer un espace propre, c'est aussi parce que les expériences peuvent y être mûries, par la discussion notamment qui est l'activité principale : on peut alors éviter l'enfermement par exclusion systématique, mais à condition que le cadre bâti se prête à cette cohabitation.

S'il y a tout autant nécessité pour les jeunes de se confronter à un espace plus vaste et par là à la diversité sociale, c'est aussi pour permettre au groupe et à ses membres de s'affirmer dans leur statut : on peut alors éviter l'errance sans fin caractérisée par l'incapacité à vivre le compromis dans des lieux publics, par recherche d'une mutation radicale idéale.

Il faut alors admettre qu'un seul espace ne peut remplir toutes ces fonctions et que chacun d'entre eux introduit à certaines expériences, tout en permettant un certain type de maturation. Un équipement peut fort bien alors se placer dans le registre du lieu public favorisant les expériences structurées (ex. : activités) dans un contexte de diversité culturelle très grande ou développant un accueil très large dépassant toute zone d'interconnaissance stable (quartier). Mais il ne peut en même temps prétendre offrir des "niches" particulières où serait possible une maturation dans un groupe consistant et plus homogène. Inversement,

d'autres équipements, par leur taille, ne permettent pas un accueil type lieu public mais un accueil personnalisé, par contre, où des groupes relativement homogènes peuvent s'approprier l'espace pour le constituer en "chez-soi". Les expérimentations sociales peuvent en partir mais devront nécessairement investir d'autres lieux, plus publics (ex. : patinoire, boîtes, concerts, etc.). Il ne sert à rien de prétendre y réaliser une cohabitation très large.

L'ambivalence des aspirations des adolescents ne peut être traitée comme un tout par le même équipement. Certains groupes le démontrent d'ailleurs en circulant entre les équipements, en en abandonnant certains dès que la découverte n'est plus là ("on voit toujours les mêmes"), ou au contraire, parce qu'ils ne parviennent pas à se l'approprier.

Cela souligne ainsi qu'un même espace peut être vécu comme espace de repli par un groupe ou comme espace public par un autre, voire par le même groupe à un moment différent. Un café sera un lieu chaleureux où l'on retrouve quelques copains alors que pour d'autres il sera l'occasion de boire un verre anonymement dans un lieu public où l'on est sûr de trouver quelqu'un. Il ne peut donc s'agir de spécialiser un équipement en prétendant réduire à cette définition les pratiques des adolescents. C'est en fait pour chaque groupe que l'analyse doit se faire, pour anticiper des évolutions probables. Mais il est certain que les propriétés du cadre bâti des équipements marquent parfois très fortement le choix des possibles.

*

Dans tous les cas, une interdépendance étroite apparaît entre équipements qui ne peuvent remplir toutes les fonctions ambivalentes requises par les adolescents : mais il ne faut pas oublier non plus que d'autres ressources spatiales existent hors des institutions socio-culturelles et que les adolescents savent très bien en jouer. Nous avons évoqué surtout les cafés mais notre observation a permis de mettre en évidence le rôle important de certaines familles dans l'aménagement de "niches" pour les jeunes. Nous avons eu deux exemples dans un même îlot de mères de famille qui accueilleraient largement les copains et copines de leurs enfants. Dans l'un des cas, la mère s'est retrouvée complètement débordée et est devenue la cible de toutes les critiques de l'îlot, en raison du tapage permanent qu'il y avait chez elle. L'affaire s'est d'ailleurs terminée tragiquement récemment. Mais cette offre d'accueil (y compris pour dormir) représentait par certains côtés l'occasion idéale de création d'une "niche".

Soulevons seulement par parenthèse la question des lieux collectifs propres aux jeunes où ils pourraient dormir ensemble : on sait l'importance de ces expériences lors de colonies, de camps, etc. mais il est difficile de faire admettre que le "chez-soi", la possibilité d'un espace propre, puisse aussi par moments se marquer dans le fait de dormir ensemble. On peut déjà imaginer les batailles idéologiques féroces qui ne manqueraient pas d'être suscitées autour d'une telle proposition. Mais l'importance de cette expérience consistant à dormir en groupe et non plus dans la famille ne doit pas être oubliée, dans les propositions "d'espaces-jeunes". Les week-ends déjà organisés en sont l'expression.

Les pratiques spatiales jusqu'ici décrites sont centrées sur les adolescents de milieux populaires. Des variations culturelles importantes peuvent avoir lieu en groupes

sociaux puisque l'enjeu des transformations de l'adolescence n'y est pas vécu tout à fait de la même manière et surtout que le rapport à l'espace d'habitation parental n'est pas identique (on peut ne pas avoir besoin de fuir cet espace, d'être ailleurs). Mais si l'intensité et les formes observables de la tension "être chez soi/être ailleurs" peuvent varier, l'observation d'adolescents de groupes sociaux variés pour une autre enquête nous laissent supposer que cette ambivalence propre à l'adolescence peut être généralisée.

Par contre, il faudrait insister sur la distinction avec des groupes plus jeunes notamment où les capacités d'expérimentation sociale ne sont pas identiques : les pratiques spatiales nous paraissent assez différentes et se montrent comme telles dans les rapports qu'en font les adolescents pour se distinguer précisément des plus jeunes. La frontière semble se situer entre 12 et 14 ans pour les jeunes que nous avons observé mais, plutôt que de décrire à l'aide de différences d'âges, il faudrait problématiser la question du seuil comme passage à l'aptitude à produire un espace, un temps, et un milieu propre, à s'affirmer comme centre du monde en quelque sorte, alors qu'auparavant l'enfant se définissait dans le monde de l'autre.

Il faudrait enfin souligner (et étudier plus systématiquement) les variations saisonnières dans les pratiques spatiales. Ces fluctuations sont très nettes pour les jeunes qui utilisent souvent des lieux en plein air pour se retrouver. Le temps passé dehors le soir s'allonge beaucoup : un square, une pelouse deviennent des lieux de rencontre (et de jeu pour les plus jeunes) alors qu'ils restent inoccupés de novembre à avril. Cette dimension est déjà prise en compte par les intervenants qui proposent des sorties ou des activités de plein air. Cette transformation des lieux de rencontre selon les saisons est particulièrement nette l'été, à une époque où les copains habituels sont partis, où l'éco-

le est fermée ainsi que certains équipements : des recompositions importantes dans les relations des groupes adolescents ont lieu chaque été, chacun élargissant son champ de rencontre, notamment quand il s'agit d'adolescents particulièrement marginalisés, qui passent deux mois sans travail ni vacances à l'extérieur.

45. Quelques remarques sur les spécificités du groupe de jeunes marocains.

Se centrer sur ce groupe permettra d'illustrer les remarques faites quant à l'ambivalence des pratiques spatiales adolescentes. En prenant le groupe marocain comme terrain d'observation, nous répondons aussi aux préoccupations quotidiennes des responsables de l'action socio-culturelle : les jeunes marocains sont en effet très visibles et très accaparants. Nous admettons pour l'instant l'unité du groupe comme telle : nous la déconstruirons plus loin. Mais cette unité n'est pas que fiction car elle est réalité construite dans le rapport ethnique : les Français perçoivent tous les jeunes d'apparence physique maghrébine comme un tout, et les jeunes marocains utilisent cette perception pour se constituer comme groupe unifié. C'est sans doute en prenant à bras le corps cette question ethnique, en traitant ses dimensions culturelles profondes, sans pour autant prendre à la lettre les formes qu'elle prend, que le statut du groupe marocain s'en trouvera changé.

451. Tensions adolescentes, tensions culturelles.

Tout ce que nous avons dit des tensions de l'adolescence, de son ambivalence (être même et différent) qui apparaît dans des pratiques spatiales (être entre nous, être ail-

leurs) se retrouve tout à fait dans le cas des jeunes marocains. mais cette ambivalence tend aussi à disparaître comme problème adolescent pour être assimilé à la tension culturelle vécue dans le même moment par ces jeunes. Car être même et différent, c'est aussi le souhait commun à une culture déracinée, qui oscille entre l'affirmation de sa culture, de ses racines (qu'on a perdu pourtant et qu'on reconstitue parfois mythiquement) et la transformation culturelle par divers degrés d'assimilation (mais jamais terminée car on reste toujours "même" malgré sa volonté de devenir différent, c'est-à-dire semblable à l'autre). On est ici aussi comme pour l'adolescence dans un instant de passage qui par le fait même réinterprète le point de départ et le point d'arrivée : on ne sait toujours pas ce qu'on sera mais on est sûr de n'être pas ce qu'on était auparavant et on interprète son passé différemment.

Parmi les jeunes marocains que nous avons rencontrés, le passage au statut adulte semble s'exprimer directement en termes de choix culturels : être enfant voire adolescent permet de jouer avec la frontière, de profiter des avantages de la situation, de faire comme si on pouvait être même et différent. Mais l'adolescence permet de passer de l'ambivalence à l'alternative : pour quitter cet état d'indifférenciation, il va falloir faire un choix culturel d'affirmation de sa culture ou d'intégration à l'univers culturel occidental.

La mise en ordre des expériences personnelles (flirt, travail, école, limites diverses) se fait à la lumière de ce choix culturel : la quête d'identité de l'adolescence apparaît uniquement comme ambivalence culturelle liée à l'appartenance ethnique. Cette traduction des expériences adolescentes en termes d'expériences ethniques, semble systématique et évacue par là, la dimension de génération en cours de maturation.

Trois groupes peuvent être dégagés parmi les jeunes que nous avons rencontrés et chacun représente soit un pôle de l'alternative culturelle, soit un moment dans la maturation de ces choix identitaires.

1. Les "intégristes". Cette dénomination n'est pas adaptée mais rappelle certaine parenté avec des courants actuels de l'Islam. Le choix culturel est pour eux affirmé très nettement : ils veulent réaffirmer leur culture, leur religion. Ce sont des jeunes qui vont avoir le souci de se distinguer fortement de leurs copains qui "s'amuse", qui ne pensent pas à l'avenir, qui "ne sont pas sérieux", qui ne réfléchissent pas au sens de leur vie. Ils s'en distinguent d'autant plus vivement qu'ils en sont proches : leur choix culturel très tranché relève ainsi d'un moment de leur maturation où l'on s'affirme adulte en rompant avec tous les signes de l'enfance irresponsable. Ils vont se donner une image sérieuse, responsable et vont se préoccuper activement de réussite sociale.

C'est là tout l'intérêt de cette position : en se réassurant sur les bases traditionnelles de leur culture, ces jeunes marocains abandonnent l'entre-deux, l'incertitude, le flottement propres à l'adolescence et à l'acculturation. Se sentant plus forts, ils semblent beaucoup plus à l'aise pour utiliser à fond les opportunités de la société occidentale sans pour autant se laisser séduire ou déposséder. Une réaction culturelle du type repli sur sa culture, qu'on pourrait assimiler à un mouvement de ghettoïsation, leur permet au contraire d'engager une transaction avec la société d'accueil sans s'y perdre. Ils sont ainsi peu enclins à relancer les débats sur le racisme qu'on favorise selon eux en lui faisant de la publicité : retrouvons au contraire nos racines par nous-mêmes sans nous définir uniquement en opposition négative, comme minorité opprimée.

leurs) se retrouve tout à fait dans le cas des jeunes marocains. mais cette ambivalence tend aussi à disparaître comme problème adolescent pour être assimilé à la tension culturelle vécue dans le même moment par ces jeunes. Car être même et différent, c'est aussi le souhait commun à une culture déracinée, qui oscille entre l'affirmation de sa culture, de ses racines (qu'on a perdu pourtant et qu'on reconstitue parfois mythiquement) et la transformation culturelle par divers degrés d'assimilation (mais jamais terminée car on reste toujours "même" malgré sa volonté de devenir différent, c'est-à-dire semblable à l'autre). On est ici aussi comme pour l'adolescence dans un instant de passage qui par le fait même réinterprète le point de départ et le point d'arrivée : on ne sait toujours pas ce qu'on sera mais on est sûr de n'être pas ce qu'on était auparavant et on interprète son passé différemment.

Parmi les jeunes marocains que nous avons rencontrés, le passage au statut adulte semble s'exprimer directement en termes de choix culturels : être enfant voire adolescent permet de jouer avec la frontière, de profiter des avantages de la situation, de faire comme si on pouvait être même et différent. Mais l'adolescence permet de passer de l'ambivalence à l'alternative : pour quitter cet état d'indifférenciation, il va falloir faire un choix culturel d'affirmation de sa culture ou d'intégration à l'univers culturel occidental.

La mise en ordre des expériences personnelles (flirt, travail, école, limites diverses) se fait à la lumière de ce choix culturel : la quête d'identité de l'adolescence apparaît uniquement comme ambivalence culturelle liée à l'appartenance ethnique. Cette traduction des expériences adolescentes en termes d'expériences ethniques, semble systématique et évacue par là, la dimension de génération en cours de maturation.

Trois groupes peuvent être dégagés parmi les jeunes que nous avons rencontrés et chacun représente soit un pôle de l'alternative culturelle, soit un moment dans la maturation de ces choix identitaires.

1. Les "intégristes". Cette dénomination n'est pas adaptée mais rappelle certaine parenté avec des courants actuels de l'Islam. Le choix culturel est pour eux affirmé très nettement : ils veulent réaffirmer leur culture, leur religion. Ce sont des jeunes qui vont avoir le souci de se distinguer fortement de leurs copains qui "s'amuse", qui ne pensent pas à l'avenir, qui "ne sont pas sérieux", qui ne réfléchissent pas au sens de leur vie. Ils s'en distinguent d'autant plus vivement qu'ils en sont proches : leur choix culturel très tranché relève ainsi d'un moment de leur maturation où l'on s'affirme adulte en rompant avec tous les signes de l'enfance irresponsable. Ils vont se donner une image sérieuse, responsable et vont se préoccuper activement de réussite sociale.

C'est là tout l'intérêt de cette position : en se réassurant sur les bases traditionnelles de leur culture, ces jeunes marocains abandonnent l'entre-deux, l'incertitude, le flottement propres à l'adolescence et à l'acculturation. Se sentant plus forts, ils semblent beaucoup plus à l'aise pour utiliser à fond les opportunités de la société occidentale sans pour autant se laisser séduire ou déposséder. Une réaction culturelle du type repli sur sa culture, qu'on pourrait assimiler à un mouvement de ghettoïsation, leur permet au contraire d'engager une transaction avec la société d'accueil sans s'y perdre. Ils sont ainsi peu enclins à relancer les débats sur le racisme qu'on favorise selon eux en lui faisant de la publicité : retrouvons au contraire nos racines par nous-mêmes sans nous définir uniquement en opposition négative, comme minorité opprimée.

Ces jeunes sont engagés dans les activités du Centre Islamique mais tentent parfois de relancer ces débats au sein du groupe : la vivacité des réactions de leurs copains semble les avoir fait battre en retraite et éviter un prosélytisme trop actif.

2. Les "responsables". Un deuxième groupe s'est constitué de fait dans les participations aux activités socio-culturelles des équipements. Souvent plus âgés, (19-20 ans, mais certains n'ont que 16 ans) ces jeunes prennent des initiatives, soutiennent les animateurs et contribuent surtout à encadrer le grand groupe des jeunes marocains. A Suède comme au Triangle, plusieurs sont engagés dans des tâches rétribuées ou bénévoles, d'animation, de formation, etc. Leur présence au sein du groupe s'avère souvent décisive pour aider à la cohabitation au sein des équipements. Souvent remarquables par un capital culturel plus important, ils jouent aussi, pour certains, une stratégie d'intégration à la société française grâce à cette position d'intermédiaire du milieu des jeunes marocains. Ils sont ainsi à la charnière des communautés, sans pouvoir faire un choix culturel aussi tranché que les premiers : ils jouent un rôle de traducteur entre les cultures qui va cependant à l'encontre d'une réaffirmation stricte de la culture traditionnelle. Rappelons que l'on trouve parmi eux des adolescents de 16 ans qui se constituent à la fois comme leaders du groupe et comme intermédiaires : leur maturation d'adolescent se fait alors par le biais de cette image de "l'organisateur", du "responsable".

3. Les "ambivalents". Les deux premiers groupes ne sont pas constitués comme groupe parmi les jeunes : ce sont des individualités remarquables mais aussi peu nombreuses (environ une quinzaine pour les deux groupes). Le plus grand

nombre des jeunes marocains se retrouve plutôt dans une troisième catégorie qui se caractérise par son incertitude culturelle, par l'absence de toute perspective d'avenir valorisante dans la société française et par le refus de revenir aux canons de la tradition culturelle. Ce sont à la fois les plus attirés par la société occidentale et ceux qui pourront en tirer le moins de bénéfices (échec scolaire important). Cette contradiction les met dans une position de porte-à-faux permanent où aucun choix culturel n'est réellement possible : ils peuvent glisser rapidement vers une certaine marginalité ou, pour la plupart, rester accrochés à la remorque du grand groupe marocain. L'un d'eux, par exemple, joue souvent le personnage d'un homosexuel.

Au sein de ce groupe, il faudrait différencier d'une part ceux dont la maturation est en cours mais qui restent encore marqués par les comportements de la pré-adolescence (les "tout-fous", les "chahuteurs") et d'autre part ceux qui, plus âgés, se retrouvent pris dans cette alternative culturelle impossible et dérivent lentement : certains le font activement, d'autres se contentent de suivre. Mais tout ce groupe passe une grande partie de sa journée dans les équipements et n'a guère de perspective extérieure.

452. Modes de structuration du groupe.

Cette subdivision du groupe ne saurait être acceptée par le groupe lui-même : la plupart des jeunes marocains rencontrés ont beaucoup de mal à faire une différenciation quelconque en son sein. Le regroupement ethnique fonctionne comme principe unique, occultant les autres caractéristiques et renforçant l'unité du groupe. Plusieurs propriétés de ce groupe contribuent à maintenir cette impression de totalité insegmentable.

- C'est un groupe unisexe. L'absence des filles marocaines (les soeurs) s'inscrit dans la tradition culturelle : elle conduit à ce phénomène constant de la rencontre entre groupes jeunes marocains et filles françaises. Certaines boums ne consistent qu'en cette rencontre. Disparition des filles marocaines mais aussi des adolescents français, souvent submergés par la consistance du groupe marocain.
- C'est un groupe intergénérationnel : cette propriété tranche très nettement avec les groupes de jeunes français que nous avons observés, où la frontière entre les âges est sans cesse réaffirmée, même si l'on accepte de temps en temps le petit frère pour la sortie en boîte. Le groupe marocain se constitue comme grand groupe de 14 à 21 ans au moins : il continue cependant de s'opposer aux plus jeunes qui commencent à constituer un groupe de plus en plus consistant (ex. : à la boum du Forum Jeunes, on leur interdit l'entrée). Mais cette continuité des âges contribue à renforcer le clivage sur des bases ethniques et constitue un facteur d'intégration à la communauté marocaine pour tous les plus jeunes. La présence de jeunes plus âgés peut ainsi être un atout pour des équipements, mais en même temps un risque car ces relais peuvent aussi contribuer à clore le groupe sur lui-même.
- C'est un groupe "inter-quartiers". La notion de quartier n'a guère de pertinence mais il faut souligner que la zone d'interconnaissance des jeunes marocains est plus large que celle des jeunes français. L'ilot n'est pas une dimension pertinente pour leur regroupement. Des Hautes-Ourmes à Bréquigny, tous les jeunes marocains se connaissent et ne vont pas hésiter à faire du chemin pour se regrouper dans le même équipement. La position excentrée de Suède contribuait à laisser quelques groupes en marge (Balkan-Banat) pendant un moment mais le Triangle occupe, lui, une position centrale qui n'a fait que renforcer l'interconnaissance.

Mais plus généralement, ces jeunes marocains ont une "consommation importante" d'équipements : ils sont en effet plus que d'autres à la recherche de la confrontation, de l'ouverture, de la diversité culturelle. Ils sont d'autant plus à l'aise dans cette démarche que leur groupe est fort et peut se déplacer partout en "sécurité" pour chacun de ses membres. Là encore, leur pratique spatiale est ambivalente : être ailleurs à condition d'être ensemble. Et à plusieurs reprises, cette omniprésence de la frontière ethnique fait qu'ils en viennent à s'approprier un local, à en exclure tous ceux qui ne sont pas marocains ou tout au moins qui forment un autre groupe. Mais une fois cette opération réalisée, ils constatent aussi qu'ils sont encore entre eux, qu'ils voient toujours les mêmes, qu'ils se sont enfermés. Et ils relancent l'ouverture en allant ailleurs. Ce double mouvement où l'on s'enferme en voulant s'ouvrir semble se reproduire partout, y compris au Centre Ville. Recherchant des carrefours, des zones de circulation, d'animation, ils s'y déplacent en groupe. Mais leur présence contribue à attirer de plus en plus le groupe large : chacun sait qu'en allant au Triangle actuellement, il trouvera quelqu'un de connaissance, marocain. Mais à partir de ce moment, l'espace public est transformé car la diversité disparaît et l'appropriation des lieux par un groupe lui enlève son caractère public : ce qui sape l'intérêt même qu'y trouvait les jeunes marocains. On a là un mécanisme involontaire d'enfermement dans la communauté produit par l'omniprésence de la frontière ethnique et l'effacement des autres frontières (âge, sexe, classes sociales) qu'elle réalise.

Les jeunes marocains n'ont jamais l'impression de s'approprier un espace public car il y a toujours au moins un autre, un étranger : ils sont toujours sur le territoire de l'autre (ne serait-ce que l'animateur). Mais leur occupation durable de cet espace (tous les jours, toute la journée) attire toujours plus les autres marocains et renforce l'ap-

propriation du lieu, en faisant fuir les autres jeunes.

Cette prégnance de la frontière ethnique ne contribue pas à dynamiser le groupe, mais seulement à le protéger : c'est un mécanisme défensif. Plus le groupe s'élargit, plus il semble étouffer ses différences internes. Le caractère de groupe large qu'il a atteint actuellement (50 jeunes environ) le rend sans doute encore plus incapable de se structurer autour d'un projet. Il est frappant d'observer que la vogue du smurf, qui avait motivé fortement un petit groupe de marocains, s'est étendue mais n'a donné lieu à aucune production, à aucune mise en forme spectaculaire (si ce n'est très brièvement pour FR3) qui aurait poussé le groupe à se structurer et à expérimenter un nouveau rapport à l'autre. La seule réalisation d'envergure (la vidéo de Suède) constitue plutôt un miroir à vocation interne, souvent complaisant, et sa prise en charge n'a semble-t-il reposé que sur 2 ou 3 individualités, avec la collaboration du groupe large, toujours indifférencié : mais ce type d'expérience peut indiquer une voie de mobilisation du groupe.

Dans tous les cas, des propositions de maturation et d'expérimentation faites en direction de ce groupe ne peuvent que contribuer à le fragmenter, et cette fragmentation sera aussi l'indicateur de cette évolution. Tout accueil large qui accepterait le groupe comme tel ne pourrait que conduire à son enfermement et à l'exaspération, à terme, de la frontière ethnique. Le Triangle, par sa taille, par son caractère d'espace public peut supporter un accueil d'un groupe beaucoup plus large que ne le faisait Suède par ailleurs : mais l'action culturelle, limitée à cet accueil, risquerait d'empêcher de fait toute cohabitation. Vis-à-vis de ce groupe de jeunes marocains, il me semble qu'il ne faut pas hésiter à prendre à bras le corps la question culturelle qui leur est propre : cela signifie se mobiliser pour activer les débats au sein de la communauté, sur la religion, la tradition,

les rapports à la société française. Des ferments actifs existent dans le groupe pour cela, mais il serait erroné de croire que le mouvement va se développer par lui-même : pour cela, la mobilisation personnelle d'un animateur (non-maghrébin) serait importante. L'accueil, l'écoute que font les animateurs de Suède semble un premier élément dans ce sens : dans quelle mesure une intervention plus active est-elle possible qui aide à la maturation, à la clarification des choix culturels, à la dynamisation du groupe sur des projets ? L'aide que peuvent apporter les jeunes marocains "responsables" me semble essentielle mais inutile si elle n'est pas accompagnée : il faut arrêter cette logique systématique d'enfermement qui voudrait que seuls les Musulmans puissent parler de l'Islam, seuls les immigrés puissent parler de l'immigration, etc. A condition de disposer d'une personnalité ouverte, non fixée sur une réponse à cette tension culturelle. Paradoxalement, on constate que les jeunes marocains "responsables" sont ceux qui dévaluent le plus les solutions culturelles de type réaffirmation de la tradition : ils projettent ainsi leur propre solution sans prendre en compte la diversité des atouts de chaque jeune marocain.

La priorité donnée à cette action culturelle ne laisse pas de côté d'autres centres d'intérêt propres à ce groupe. La dimension sportive semble ainsi souvent oubliée, alors que leur passion pour le foot pourrait être un levier puissant de structuration du groupe. Les boums et la danse en général semblent être une autre porte d'entrée à maintenir. Les activités-support à l'accueil (cartes, ping-pong, etc.) ne présentent d'intérêt que si l'équipement privilégie une dimension maturation, enracinement, "niche" pour le groupe.

Ce que nous avons dit des équipements laisse entendre qu'une certaine division des tâches devrait être faite entre équipements vis-à-vis du groupe de jeunes marocains. Si le

Triangle doit maintenir un accueil large, une dimension lieu public, il faut éviter de s'enfermer dans une activité de club, de quartier. C'est au contraire le rôle de Suède de proposer ce lieu de repli pour le groupe (ou certains éléments) - activités du type couscous en commun - et de faire des propositions pour une maturation effective du groupe, à partir de débats, de films, d'invités, de réalisations vidéo, etc. centrés sur un traitement de fond non complaisant de la situation de ces jeunes immigrés. Le Triangle peut jouer le rôle de relais pour certaines manifestations, mais sans prétendre fixer le groupe sur ces bases.

On pourra sans doute objecter qu'après tout, pour la religion comme pour le sport, la communauté marocaine possède les institutions requises. Mais le groupe de jeunes n'y adhère que marginalement de la même façon que les jeunes vis-à-vis des institutions identiques existantes. Par contre, les questions de la religion et de la tradition culturelle d'un côté et les pratiques du sport de l'autre, suscitent toujours de l'intérêt à condition de s'exercer selon des modalités souples, non régulières et faisant appel aux initiatives des jeunes. S'il est normal d'éviter que les équipements culturels investissent des champs couverts par d'autres, il faut aussi noter la désaffection relative des jeunes, vis-à-vis des réponses institutionnelles actuellement proposées au sein même de la communauté marocaine.

CONCLUSION.

Ces quelques remarques prétendent seulement introduire un débat (oral) qui devrait avoir lieu entre Suède et le Triangle (au moins) puisque les déplacements de groupes jeunes ont lieu de l'un à l'autre. Il y a un risque réel à ce que le Triangle soit amené à assumer plus qu'il ne peut vis-à-vis de ces jeunes (en termes de fonctions contradictoires, de personnel et de finances) alors que son ouverture doit permettre aux autres équipements plus petits, à vocation de "chez soi", de se limiter à cela et de trouver un relais ("lieu public") très proche malgré tout.

Imprimé par Média-Graphic
23, rue des Veyettes
Z.I. Rennes-Sud-Est
Dépôt légal : 4^e trimestre 1985